

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



### ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

### BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

45<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 741 — 24 Juin 1871

### DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.

### SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Monselet. — La dernière étape des fédérés au Père-Lachaise. — Le prince de Joinville, le duc d'Aumale. — Une soirée chez M. Thiers. — Manifestation à Strasbourg. — L'Orgie rouge, par Paul de Saint-Victor. — Le ministère des finances. — Les

étrangers à Paris. — Correspondance. — La Sainte-Chapelle, par Paul de Saint-Victor. — Feuilleton : Chanvallon, par Charles Monselet.

GRAVURES : Marins, infanterie de marine et le 74<sup>e</sup> de ligne purgeant le Père-Lachaise des derniers insurgés. — Les séides de la Commune, types pris d'après nature pendant leur interrogatoire sommaire. — Le prince de Join-

ville. — Le duc d'Aumale. — Une soirée chez M. Thiers — Démonstration antiprussienne à Strasbourg. — Le ministère des finances. — Les étrangers visitant Paris. — Insurgés défonçant les murs intérieurs des maisons pour défendre leurs barricades. — Les pompiers de province et ceux de Saint-Cloud à la Caisse des dépôts et consignations.



L'AGONIE DE LA COMMUNE. — Marins, infanterie de marine et 74<sup>e</sup> de ligne purgeant le Père-Lachaise des derniers insurgés, le samedi 27 mai à 8 heures du soir. (D'après le croquis de M. Robida.)

## COURRIER DE PARIS

Un des nouveaux moyens employés par la police pour arriver à découvrir les fédérés cachés à Paris, c'est... de leur laver la tête.

Le mérite de cette invention paraît devoir revenir à M. Claude.

Voici comment les choses se passent ordinairement. M. Claude pénètre, avec deux agents, dans l'appartement où se tient l'individu dont il veut s'assurer. Un revolver à la main, il s'avance et dit :

— Vous êtes Flodoard... le membre de la Commune... le joueur de trombone... le délégué à l'enseignement public... Au nom de la loi, je vous arrête!

Naturellement, le quidam affirme qu'il n'est pas Flodoard, qu'il ne sait pas ce que c'est que Flodoard, qu'il n'a jamais su tenir un trombone, et que l'enseignement public lui est complètement étranger.

— Chansons! réplique M. Claude; vous êtes admirablement grimé, j'en conviens, mais nous allons vous rendre votre identité.

Et se tournant vers ses agents :

— Lavez la tête à monsieur, leur dit-il.

Aussitôt les agents de se précipiter sur monsieur, de l'empoigner par le cou et de le fixer sur une chaise. Un d'eux court à la cuvette, l'empli d'eau et y verse une substance chimique. La tête de l'individu est saisie et frottée d'importance; on lui passe et repasse la main dans les cheveux.

Pendant ce temps là, M. Claude a tiré de sa poche une photographie.

— Frottez encore, dit-il imperturbablement.

En vain le patient se débat et continue ses protestations.

M. Claude semble ne pas l'écouter; les yeux attachés sur la photographie :

— Lavez toujours... il n'est pas assez ressemblant!

Et les agents se remettent à la besogne jusqu'à ce que les cheveux aient tout à fait recouvré leur nuance primitive, noirs s'ils étaient blonds, blonds s'ils étaient noirs.

— Ah! s'écrie alors M. Claude triomphant, osez soutenir encore que vous n'êtes pas Flodoard!

Cela est très-bien, si l'individu est en effet Flodoard, comme cela arrive toujours.

Mais supposez cependant qu'il ne soit pas Flodoard.

Le voilà avec le secret de sa teinture dévoilé, livré aux risées de ceux qui l'entourent.

On ne s'imagine pas ce que le nouveau moyen de M. Claude a semé d'alarmes parmi les gens qui se trouvent, — corporation plus nombreuse qu'on ne croit.

Ils sont dans une anxiété perpétuelle, ils ne vivent plus.

A chaque coup de sonnette qu'ils entendent retentir à leur porte, ils tressaillent et s'écrient d'un ton lamentable :

— Ah! mon Dieu! On vient me laver la tête!

Si les Français n'ont pas « la tête épique, » selon une affirmation célèbre, ils ont, en revanche, le tempérament dramatique développé au plus haut degré. Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter autour de moi, dans ces derniers temps : « Que de sujets de pièces pour l'avenir! »

« Que de sujets de pièces! » Et tandis que cette exclamation faisait son chemin, un homme se trouvait qui écrivait une de ces pièces-là, au fur et à mesure des événements, et comme sous la dictée. Il faut dire que cet homme n'habitait pas Paris, mais la province, et encore la province du bord de la mer. Il n'y avait que la mer, en effet, dont la voix fut à ses puissances, par intervalles, pour lutter avec la voix de la guerre; un tel voisinage était indispensable pour soutenir cet écrivain dans son entreprise. Une fois la pièce faite, le journal *le Havre* s'en empara et la publia dans son feuilleton. C'est là que je l'ai lue, par hasard, sans en connaître l'auteur. Elle a pour titre : *Jean-le-Victorieux*. Je ne serais pas surpris qu'Alexandre Dumas fils, qui

habite lui aussi un rivage de l'Océan, l'ait lue de son côté.

*Jean-le-Victorieux* est en cinq actes, qui se subdivisent en une infinité de tableaux. Comme dans les grands pièces à batailles de Shakespeare, le lieu de l'action y change à chaque instant : tantôt dans un camp, en pleine campagne, au milieu de mobiles, de zouaves, de turcos, de franc-tireurs; tantôt sur la place d'une ville, ornée de balcons et de dames attendant leurs mouchoirs, ou dans quelque carrefour très-bruyant, propice aux rendez-vous de conspiration; tantôt sous la tente d'un général et tantôt dans la boutique d'un marchand de vins; d'autre fois dans un salon de ministère, et même en pleine Assemblée nationale. *Jean-le-Victorieux* met en scène une masse considérable de personnages, — il n'en pouvait pas être autrement : — députés, hommes d'état, princes, espions, inventeurs, marchands de journaux, grandes dames, cantinières, prêtres, philosophes, ouvriers, négociants, artistes, etc., etc.

Cependant, pour satisfaire à des convenances que l'on comprend de reste, le drame se passe dans une contrée de fantaisie. La plupart des noms sont inventés, mais beaucoup sont transparents. Il en résulte une œuvre singulière et d'un intérêt curieux. Le principal héros est un officier de fortune qui rêve dans son pays le rôle de Washington. Autour de lui s'empressent tous les individus inséparables d'une révolution quelconque, les uns gravitent, les autres rampent. Parmi eux on remarque la figure très-réussie d'un ambitieux à tout faire, le citoyen Oribot. Son caractère est fort bien posé dans sa première entrevue avec la régente du royaume :

« THÉCLA, avec un gracieux signe de tête. Monsieur Oribot...

« ORIBOT. Citoyen Oribot, madame.

« THÉCLA. Je vous ai fait prier de venir me voir, monsieur, afin de m'entretenir avec vous d'affaires sérieuses. Je sais que vous possédez des qualités politiques véritables... (Oribot veut parler, elle l'arrête d'un geste) et je ne puis comprendre qu'un homme aussi distingué que vous fasse usage de ces vulgarités ramassées dans le ruisseau.

« ORIBOT. Ce langage, madame la régente...

« THÉCLA. Est dur, mais nécessaire en ce moment pour établir nos situations. Je vais au fait : votre ambition est en disponibilité; voulez-vous la mettre au service d'une grande entreprise politique?

« ORIBOT. Qui vous donne le droit, madame?...

« THÉCLA. Ceci. (Elle tire un papier et le lui montre.)

« ORIBOT, avec un peu de confusion. J'avais pensé devoir offrir mes services à ce misérable gouvernement, si jusque maintenant... Qui n'a eu son quart d'heure de folie? qui ne possède un grain d'ambition? »

Cette situation est prise sur le vif et dans l'histoire de nos dernières années, où on l'a vue se répéter souvent. La régente offre à Oribot le ministère de la police. « J'allais vous le demander, madame, » dit-il. Et sans perdre une minute, le voilà qui explique la manière dont il comprend ses fonctions. Il a besoin de ressources, de grandes ressources. « Le plus ruineux, assurément, — dit-il, — c'est l'organisation des complots contre soi-même. Et comment se passer de complots! Le complot est indispensable à la consécration d'un gouvernement et à son maintien... Nous aurons besoin, dès le début, d'une conspiration bien montée, pour rassurer les bons et faire trembler les méchants, et pour nous poser près du gros public en défenseurs privilégiés de l'ordre. Avec cela, nous pourrions marcher quelque temps et préparer à loisir d'autres machinations. Ah! les complots! on ne sait pas le parti qu'on peut en tirer. Seuler des inquiétudes dans l'opinion publique, faire diversion à ses réclamations et trêve à ses plaintes, compromettre des noms honorables mais gênants, et perdre sûrement ses ennemis, — on arrive à tout cela avec de bons complots. Les faire n'être et les étouffer à propos, voilà donc la fine science des hommes d'état. »

On assiste, dans les actes suivants, à la formation de ce complot. Une séance de la Société des Libres-Hurleurs reproduit en partie les excentricités de langage et d'idées dont nous avons été témoins

dans les clubs de Paris. Les Libres-Hurleurs, passablement avinés, sont réunis pour élire un chef. Là-dessus, réclamations, tapage, brouhaha :

« PREMIER LIBRE HURLEUR. De quoi? un chef! C'est contraire à l'égalité. Je m'oppose à la motion, je ne veux pas de chef, il n'en faut pas!

« DEUXIÈME LIBRE HURLEUR. Tout le monde est chef, parbleu!

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Il ne faut pas qu'on essaye encore de nous fiche dedans. Je ne veux plus de chefs, je ne veux plus de gouvernement, je ne veux plus de faiseurs de lois, je ne veux plus d'impôts! Voilà la politique à Coco, mes petits amis. Je demande qu'on jette tout dehors, et qu'on fasse place aux bons, aux solides, aux purs....

« TOUS. Pas de chef! pas de chefs!

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Je la connais, la politique. Depuis trente ans j'ai été de tout et par tout. N'ai-je pas fait, à moi seul, plus de barricades que vous n'avez tous ensemble usé de culottes? Et pas de quoi boire un coup! Tout cela par la faute des braillards de la chambre, des avocats et des barbouilleurs de papier. C'est le tour des purs aujourd'hui!

« DEUXIÈME LIBRE-HURLEUR. Qui ça, les purs?

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Qui ça, monsieur l'enflé? Mais moi et les amis, parbleu!

« TOUS. Il a raison!

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Sans quoi, les patriotes, au lieu de régner, s'en vont encore une fois envoyés à l'ours.... Je vois le coup!

Ne reconnaît-on pas là tout ce qui s'est débité si longtemps à la salle Favier, à la salle de la Reine-Banche, à la salle de l'Élysée-Montmartre, à la salle des Folies-Bergère? — Ce n'est pas tout : après la séance, l'orateur est suivi et rejoint par un individu nommé Lascar, qui lui propose un litre à seize. Le dialogue suivant s'échange sous un bec de gaz :

« LASCAR. Avant d'entrer, un mot. Je sais que tu as toujours été un pur.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Oui!

« LASCAR. Un vrai.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Tu as raison. Franchement, je n'avais pas confiance en toi, camarade; mais je vois que tu m'apprécies, je te pardonne ma méfiance.

« LASCAR. Je t'avouerai que je suis chargé de t'offrir une place.

« PREMIER LIBRE HURLEUR, flatté. Ah! ah! on a enfin pensé à moi.

« LASCAR. Le nouveau gouvernement veut se faire des amis.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Ces gens-là ont du nez.

« LASCAR. Beaucoup de nez... Quelle place veux-tu?

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Choisis pour moi.

« LASCAR, souriant. Tu ne peux pas être ministre.

« PREMIER LIBRE HURLEUR. Pourquoi pas?

« LASCAR. Il y a des questions à étudier.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Des questions! Il ne faut pas nous la faire celle-là. Tout le monde est égal, voilà la politique.

« LASCAR. Mais enfin....

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Entre nous, écoute : toute réflexion faite, j'aime mieux qu'on me donne tant par jour.

« LASCAR. Je vais te remettre les premiers fonds.

« PREMIER LIBRE-HURLEUR. Merci, vieux! Allons élargir une boutique.

« LASCAR. D'accord! (Ils entrent chez le marchand de vins.)

Il y a trois mois que ces choses étaient imprimées. On ne peut refuser à l'auteur le don de l'intuition.

Le complot suit son cours, il éclate. Des individus masqués font mine de se jeter sur le ministre Oribot, et s'enfuient au premier cri d'alarme. Oribot s'essuie le front, et, dépliant tranquillement un grand papier : « Voilà, dit-il, un exemplaire des 50,000 placards qui vont annoncer cet attentat à la nation! » Aussitôt, on entend crier dans la coulisse : « Demandez le grand complot contre le nouveau

gouvernement!... Horribles détails!... dix centimes! Des marchands entrent en scène, réclament ce cri, et suivis d'une foule de badauds qui se disputent les exemplaires.

— « Brave peuple! — s'écrie avec enthousiasme Oribot, resté seul; — je t'aime et je te sauverai malgré toi. J'aurais voulu faire arrêter tout le monde! C'est ainsi que je fonderai la liberté et que je saurai la faire chérir des hommes intelligents. (Pause) Son Excellence Oribot!... Ces mots sont bien... Ah! la grande politique vous enlève vite son homme! Et dire qu'il y a huit jours à peine une crémère de bas étage me refusait crédit!... Je ferai surveiller cet étalblissement. »

Ce dernier trait est adorable.

A cet intrigant sans préjugés, l'auteur oppose un noble caractère, celui du républicain Martin. — C'est cette diversité de types qui fait l'intérêt de *Jean le Victorieux*, plutôt que l'intrigue sentimentale qu'il s'est cru obligé d'y condre sans doute pour satisfaire aux conventions scéniques. J'ignore toutefois si la pièce a été écrite en vue de la représentation; il y aurait, dans ce cas, beaucoup à élaguer, à sacrifier, car elle est touffue comme le *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset.

Quoi qu'il en soit, cet essai d'un inconnu, — d'un anonyme, veux-je dire, — annonce des qualités dramatiques d'un ordre de plus en plus rare, et il valait la peine d'être signalé à nos lecteurs.

Depuis la Saint-Médard, quinze jours se sont écoulés, — c'est le mot. Le saint a tenu une partie de ses promesses.

Dans un charmant tableau de Gavarni, deux petites dames se sont appelées *lorettes* en ce temps-là, — regardant s'éloigner un jeune homme.

— Ce petit méplaira beaucoup pendant quarante jours, dit l'une d'elles.

— Pourquoi ne le mande l'autre.

— Parce qu'il a plu le jour de la Saint-Médard.

Celui qui écrira le grand drame parisien de ces dernières années devra audacieusement l'appeler : *le Marchand de vins*.

C'est chez le marchand de vins en effet que tout s'est préparé, que tout s'est accompli. Le marchand de vins est la clef de voûte de l'édifice social encloué dans le terrible département de la Seine.

Hélas! qui est-ce qui peut prévoir pendant combien de temps s'exercera encore sa funeste influence!

Et cependant, le marchand de vins lui-même n'est pas l'être heureux et joyeux qu'on pourrait s'imaginer.

Verser le plaisir et l'oubli à tout le monde et ne se réserver pour soi que la fatigue, — tel est son lot.

On va en juger par le simple exposé d'une des journées du pauvre marchand de vins venu.

A six heures en été, à sept heures en hiver, le marchand de vins est invariablement debout chaque matin, pour présider à l'ouverture et au nettoyage de sa boutique.

Puis il s'assied à son comptoir de plomb, avec l'assistance d'un fonctionnaire public, et attend venir le client.

Sur le comptoir il y a tout ce qu'il faut pour... boire; c'est-à-dire, d'un côté les mesures connues sous les noms de litre, de demi-litre, cinquième, canon; de l'autre côté, des verres de toutes les dimensions.

Au-dessus du comptoir, une pendule.

Le long du mur, le *tournequin*, témoin des débâchiques.

Et *l'addition*, qui reçoit les additions.

Le premier client du marchand de vins est quelquefois cet ouvrier nocturne dont le nom seul réclame toutes les délicatesses de la plume.

D'autres fois, c'est le *laitier*.

Mais, à coup sûr et invariablement, le troisième client est le charbonnier, — le charbonnier du coin ou d'en face, éveillé lui aussi dès la première heure, et tourmenté du besoin bien naturel de *tuer le ver*.

Voyez-le, cet enfant de l'Auvergne à la figure joviale et demi-noire, aux dents blanches, à la dé-

marche indolente et lourde; il apparaît sur le seuil du marchand de vins, l'air à la fois indécis et malin.

— Bonjour, monsieur Louis (ou monsieur Jean, ou monsieur Thomas), dit-il.

— Bonjour M. Chambournac.

— Et qu'est-ce que vous nous raconterez de nouveau, ce matin, monsieur Louis?

— Pas grand-chose, monsieur Chambournac.

— Che crois bien que chest vostre tour de payer le vin blanc, jouté-t-il en se grattant l'oreille.

— Je suis sûr du contraire, réplique le marchand de vins, puisque c'est moi qui l'ai payé hier.

— Alors, comme chela, monsieur Louis, il faut que je régle aujourd'hui.

— Vous voyez bien que les verres sont remplis.

— C'est juste. A vostre santé, monsieur Louis!

— A la vôtre, monsieur Chambournac!

Et l'on trinque.

Après avoir bu et après s'être essuyé les lèvres du revers de la main, l'honnête Auvergnat ne manque pas d'ajouter avec un gros sourire :

— Chévez-vous, monsieur Louis, que vos verres deviennent plus petits tous les jours?

— Attendez, je vais les remplir une seconde fois et payer la tournée; je suis sûr que vous les trouverez plus grands.

— Oh! oh! chest pourtant vrai! s'écrie joyusement le charbonnier.

Et l'on trinque encore, on trinque toujours. Il faut que le marchand de vins soit en fer pour y tenir. Les tournées succèdent aux tournées; à nos le charbonnier, c'est le boulanger, c'est le coiffeur, c'est le marchand de couleurs, ce sont tous les voisins, empressés sur ce sivement à *écraser un grain*.

Le marchand de vins tient tête à tous.

Notez qu'il n'est pas encore huit heures.

A huit heures, une coupe pan creuse se dresse et fume pour tout le monde, pour les ouvriers de l'atelier voisin, pour les cochers de la station de vis-à-vis.

Je laisse à juger si l'on l'arrose!

Le vin rouge a remplacé le vin blanc; — désormais le vin rouge régnera toute la journée.

Jusqu'à midi, déjeuner par-ci, déjeuner par-là; l'entre-cô et tradi ionnelle ou l'om-lette au lard; souvent la modeste andouille; quelquefois moins encore, deux œufs durs épluchés sur le coin du comptoir.

Il est reconnu que l'œuf dur est un puissant éperon pour la soif.

Puis, la cafetière se promène, versant le *petit noir* aux indigents, le *gloria* aux opulents.

C'est aussi le moment où l'on apporte les cadres de tapis verts et les cartes; on joue les consommations passées et les consommations futures, prétextes sans cesse renaissantes; parties en *lié* et en renoué, coupées par l'éternel choc des verres, — sans oublier l'apostrophe continuelle au marchand de vin :

— Eh bien! patron, est-ce que vous ne prendrez pas quelque chose avec nous?

— Tout de même! répond l'héroïque patron.

Pendant l'après-midi la consommation se diversifie, s'étend, s'ingénie, emprunte mille formes, touche à tout, goûte à tout. L'après-midi est surtout le moment du *casuel*, des buveurs envoyés par le hasard.

Nous touchons à une heure importante, — à l'heure de l'absinthe.

L'heure de l'absinthe est aussi l'heure du vermouth, et l'heure du bitter, et l'heure du madère, — l'heure des apéritifs enfin.

On coupe l'absinthe avec de l'anisette, le vermouth avec de la gomme, le bitter avec du curaçao. Versez! et reversez encore! Paris n'a pas soif, mais il veut s'exciter à boire.

Et il arrivera à son but, soyez-en sûr.

Le voilà à table, en effet.

Il dîne chez le marchand de vins, qui a toujours un royaume de dix ou douze habitués.

Le dîner, c'est le *crescendo* de la symphonie, le couronnement, le bouquet, les dignes rompus, l'inondation, l'explosion, l'éruption!

Et vous vous imaginez bien que le marchand de vins a sa part des trésors liquides, qu'il monte de la cave, — surtout lorsque c'est lui-même qui, armé

de son *foret*, délivre de sa prison transparente l'âme du vin.

— Allons, patron, apportez votre verre!

— Vous me faites bien de l'honneur, messieurs, répand le patron obéissant.

Entre onze heures et minuit, vous le croyez peut-être harassé, abattu, brisé.

Vous vous le représentez vaincu par cette mer de liquides de toutes les couleurs qu'il a engloutie.

Vous vous le figurez demandant tant grâce...

Erreur! Son œil est peut-être plus brillant, ses joues plus enflammées, sa voix plus retentissante; — mais il est ferme à son poste.

Ne faut-il pas qu'il surveille les bischofs et les punchs par lesquels les buveurs triomphalement obstinés terminent leurs glorieux travaux?

Certes, il faut être spécialement et énergiquement constitué pour accepter les rudes fonctions de marchand de vins.

J'en ai tracé qu'un croquis insuffisant et incomplet d'une de ces journées si effrayamment remplies.

Encore n'ai-je point parlé des discussions où il est naturellement forcé d'intervenir;

Des rixes qu'il est appelé à étouffer;

Des *pochards* qu'il lui faut éconduire plus ou moins poliment.

Voyez le temps qui lui reste pour la vie de famille, pour les distractions, pour la pensée!

Et portez-lui envie, si vous l'osez...

Minuit!

C'est l'heure de la délivrance!

Les volets sont fermés, le gaz va être éteint.

Le marchand de vins compte s'occuper, il est enfin seul — et, malgré lui, sa tête s'incline dans ses mains...

Mais il se reproche bien vite ce moment de faiblesse, et, d'un pas encore assuré, il monte dans sa chambre à coucher.

Six heures après... il recommence.

La réapparition des vélocipèdes n'est pas un des moindres symptômes de la renaissance parisienne. Sur la poussière de nos ruelles, on voit rouler — avec un empressement peut-être prématuré — un assez grand nombre d'élegants *velocemen*, fort habiles dans l'art de diriger les bicycles.

Ce spectacle m'a arraché l'apostrophe suivante, dont l'amertume prouve bien avoir sa cause dans une question personnelle de conformation physique :

Instrument raide  
En fer battu,  
Qui dépossède  
Le char tortu;

Vélocipède!  
Rail impromptu,  
Fils d'Achimède,  
D'où nous viens-tu?

De la Suède  
Au toit pointu,  
Ou de Tolède  
D'acier vêtu?

Ton nom m'obsède,  
Nom rebattu,  
Que, comme un *Méde*,  
J'ai combattu!

Si je te cède,  
Esprit téu,  
Que je décade  
Comme un fétu!

Je suis tiède  
Et courbatu;  
Rouler m'excède;  
Folle vertu!

Humble bipède  
Gros et pattu;  
Si l'on ne maide,  
Turlututu!

CHARLES MONSELET.



LES SÉDES DE LA COMMUNE. — Types pris d'après nature pendant leur interrogatoire sommaire. Dessin de M. Van Elven et croquis de M. E. Demarquay.)



VERSAILLES. — La soirée du 11 juin chez Monsieur Thiers, à l'hôtel de la Présidence. — (Dessin de M. G. Janet.)

## LA DERNIÈRE ÉTAPE

DES FÉDÉRÉS AU PÈRE-LACHAISE

Quelle funèbre coïncidence !

La dernière étape de l'insurrection communaise aux abois a été marquée dans le cimetière du Père-Lachaise.

Dès le vendredi, 26 mai, les fédérés étaient resserrés dans un demi-cercle dont les deux extrémités s'appuyaient sur la ligne des fortifications, enserrant, par les boulevards, de la Bastille au Château-d'Eau, et du faubourg du Temple à la Villette les deux positions importantes d'où l'insurrection domine Paris et d'où elle canonne et cherche à incendier le centre de la ville. Ces deux positions étaient les buttes Chaumont et le Père-Lachaise.

Cent mille hommes sont là, massés pour en finir d'un seul coup.

Le général Ladmirault avait exécuté son mouvement tournant sur la Villette pendant que le général Vinoy en arrivait à prendre position sur le revers du cimetière de l'Est.

Les deux points qui restaient aux derniers défenseurs de la Commune étaient bombardés sans relâche par les canons de Montmartre distants seulement de 3,500 mètres.

La nuit vient, le ciel gris est illuminé par les sinistres et grandioses lueurs des docks de la Villette, qui sont en feu. La fusillade s'est calmée, mais le canon ne cesse pas ses sourdes détonations. L'assaut ne peut être long. Il se fait sanglant, car l'insurrection est prise du désespoir de la gloire.

Sur la crête de la butte Chaumont, au milieu d'une pelouse au gazon flétri, fêlé et desséché, au pied d'un grand arbre, se trouvent les batteries insurrectionnelles, qui répondent de leur mieux à l'artillerie de Montmartre.

A la droite de la butte, le sol présente une dénivelité dans laquelle est placée la partie centrale de Belleville et le quartier de Ménilmontant qui se groupe autour de l'église de saint-Ambrois. A l'extrémité de cette dépression, le terrain se relève assez brusquement pour former le plateau verdoyant du Père-Lachaise. Sur le point culminant du cimetière et dans la partie occidentale où se dressent sur un tombeau un monumental obélisque, les insurgés ont établi ces batteries qui lancent leurs obus au cœur de la grande cité. Les impatients se demandent comment les pointeurs de Montmartre n'ont pu encore éteindre les pièces

des buttes Chaumont, et Père-Lachaise. Et cependant les obus pleuvent sur ces deux points. Dans tout Paris on se demande avec angoisse quand finira ce second bombardement.

Le silence de la nuit, interrompu seulement par les fusillades isolées des avant-postes, est rompu le samedi matin. La vigueur de l'attaque et l'acharnement de la riposte dénotent assez que le danger n'est pas éloigné, que le drame va jouer son dernier acte sanglant.

Sur les quais du canal, au boulevard Richard-Lenoir, au boulevard de la Villette, les soutiens de la Commune, vigoureusement poussés, reculent incessamment. La lutte est acharnée autour des barricades qui coupent et défendent toutes les rues, tous les carrefours. Le sang français coule des deux côtés et, par endroits, le sol parisien en est tellement imbibé qu'il se détrempe sous les pas. La fusillade roule toujours, dominée par les notes profondes du canon, qui ne cesse de tirer. Quoique sentant la fin imminente de cette affreuse guerre civile on n'éprouve pas moins des angoisses patriotiques plus réelles et plus poignantes que celles de M. Rouher à la tribune.

Les ailes de l'armée avaient fait leur jonction et poussaient ferme devant elles.

Le général Ladmirault s'empare des abattoirs et du marché aux bestiaux de la Villette et malgré la nuit venue, aborde par derrière la butte Chaumont, qu'il enlève en passant par-dessus toutes les résistances.

De son côté, le général Vinoy attaque le Père-Lachaise, le samedi, à huit heures du soir. Quatre à cinq cents fédérés, commandés par un colonel polonais, occupaient, avec une dizaine de canons, l'enclos qu'on appelait autrefois la Folie Regnault. Une batterie avait été installée sur un terre-plein, formé de remblais récents, en avant du tombeau de M. de Moray; une autre au pied de la pyramide colossale de la famille Beaujour.

Depuis quarante-huit heures, ces deux batteries lançaient la mitraille et l'incendie sur tous les quartiers de Paris, malgré les ripostes terribles des artilleurs de Montmartre.

Quelques milliers de montagnards, en lançant leurs projectiles dans le cimetière, avaient jeté la panique parmi les communiaux, dont une partie s'était enfuie en escaladant les murs.

Les premières colonnes d'attaque de la division Vinoy, croyant le Père-Lachaise rempli d'insurgés, s'avancèrent d'abord timidement, après avoir franchi les brèches faites au mur d'enceinte. Leur nombre n'était pas grand, mais il fut suffisant pour jeter

la terreur dans les rangs de l'insurrection, que la débandade emporta. Les canons furent abandonnés sans avoir été encloués, et il ne resta bien ôté plus qu'un groupe de forcenés qui, décidés à se défendre jusqu'à la mort, firent une résistance désespérée. La lutte suprême dans laquelle l'insurrection a exhalé, avec son dernier cri de haine, son dernier soupir, a été livrée au milieu des tombeaux de Charles Nodier, d'Emile Souvestre, de Balzac.

Le combat a eu lieu à l'arme blanche, et ce sont les troupes de marine qui ont donné les coups de la fin. Notre gravure reproduit cet épisode sanglant où la Commune a brûlé sa dernière amorce.

Le jour se levait transparent. Le ciel était bleu; les arbustes et les plantes exhalaient leurs parfums du matin et leur feuillage printanier semblait plus verdoyant sous les rayons d'un soleil éclatant.

La nature souriait au milieu des tombes et la faux de la mort, tout ensanglantée, se reposait un moment.

Devant un fosse immense, large comme une tranchée de chemin de fer, des hommes recouvraient de goudron et de terre des couches de cadavres qui n'avaient pour linéol que leur uniforme délabré. Ces cadavres étaient ceux des fédérés pris les armes à la main et passés par les armes. On pouvait en compter seize cents à peu près.

Des femmes, debout sur le talus de la funèbre tranchée, cherchaient à reconnaître parmi ces morts un mari, un frère, un amant. D'autres attendaient un nouveau convoi.

Et les oiseaux se poursuivaient de branche en branche, gazouillaient leurs petits cris joyeux.

Ah! que les horreurs de la guerre civile sont atroces de tant ce que l'inconscient de la nature, devant cette imperturbable sérénité de la création, qui ne semble si puissante que lorsqu'elle accuse l'insanité humaine.

LÉO DE BERNARD.

## LE PRINCE DE JOINVILLE

François, prince de Joinville, est le troisième fils du roi Louis Philippe et de Marie-Amélie. Il est né en 1818.

Sous le règne de son père, il était un des officiers distingués de la marine française, et c'est à lui que fut confié le soin de ramener, en 1840, les cercles de Napoléon I<sup>er</sup>, qui reposaient sous le saut de Sainte-Hélène.

Voici ce document, qui n'a pas beaucoup de précédents, à ce que je crois :

## « COMÉDIE FRANÇAISE

Première représentation de *Venez, je m'ennuie!* comédie en un acte et en vers, par M. \*\*\*

Cette petite pièce a été goûtée du public; elle ne pouvait pas en être davantage. C'est ce qu'on appelle un ouvrage sans conséquence. La durée en est de trois-quarts d'heure environ, autant que le *Legs* ou la *Gageure imprévue*, deux pièces que nous ne rappelons pas sans dessein, car celle de M. \*\*\* procède un peu de l'un et de l'autre. Elle se passe au ton brillant de Molière et affecte par moments les bruyeries du bonhomme Sedaine. Disons-nous qu'elle reste assez loin de ses deux modèles? Ce n'en est pas la peine, je le suppose.

Le sujet, qui paraît appartenir en propre à l'auteur, (mérite fort rare par ce temps de pillage, d'emprunts et de trauctions) ne manque pas d'un certain piquant. Il s'agit d'une jeune et jolie veuve qui s'ennuie à périr aux eaux de Spa. Au dessus d'elle habite une demoiselle Fideline, célèbre dans le monde de la galanterie. Cette Fideline, — qui ne paraît pas dans la pièce, mais dont il est constamment question, — reçoit chaque jour un grand nombre de visites. Or, il arrive parfois que ses adorateurs se trompent involontairement d'étage et frappent à la porte de notre triste veuve, marquis de son état. Cela se répète si souvent que celle-ci finit par en être souverainement agacée, et que dans

un moment d'exaspération elle ordonne à sa femme de chambre d'introduire le premier d'entre eux qui demandera Fideline.

Voilà le point de départ de l'intrigue et ce qu'il s'agit d'admettre. Dès que cela est admis, le reste va tout seul. La marquise ne veut que se distraire et connaître ce qu'on peut bien dire à ces sortes de créatures; ce sont ses propres paroles. Elle ne tarde pas à être satisfaite au delà de son attente. Un duc évaporé se présente, plein d'effronterie et fonce en libres propos. Il harcèle auprès de la fautive Fideline mille propositions d'un goût périlleux, dont elle a toutes les peines du monde à se défendre.

A un certain indice, le duc découvre tout à coup qu'il a affaire à une femme du monde, et non point à Fideline. Il change de langage et modère sa pantomime, mais il continue à faire sa cour; le roué se transforme en amant respectueux. La marquise, d'abord incrédule et railleuse, prête peu à peu l'oreille à ses discours.... C'est alors que la femme de chambre vient annoncer l'arrivée d'un cousin de Paris, un certain baron de Liverson, auquel la marquise avait écrit : *Venez, je m'ennuie!* On ne saurait arriver plus mal à propos. Elle avait complètement oublié ce billet. Que va-t-elle faire! Il lui semble que le duc de Saint-Genest n'a pas épuisé toute son éloquence et qu'il a encore quelque chose à lui dire. Dans cette occurrence, elle commande à sa femme de chambre d'inviter le baron à l'étage au-dessus, chez Fideline. De la sorte, la marquise gagnera quelques instants.

Tout la pièce est dans ce chassé-croisé, d'une in-



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

Je retrouve une copie de mon feuilleton, comme j'ai retrouvé une copie de ma pièce. L'une est faite pour accompagner l'autre. On sourira peut-être de ce jeu d'esprit, — qui est bien dans la nature littéraire. Je ne m'y ménage pas les éloges, cela va de soi, mais je ne m'y épargne pas non plus les critiques.

A cette époque, M. Thiers était président du conseil; la question d'Orient menaçait de mettre l'Europe en feu, et la France en guerre avec une nouvelle coalition, à la tête de laquelle se trouvait l'Angleterre. Le prince de Joinville, commandant la *Belle-Poule*, chargée de son impérial fardeau, rencontra en pleine mer un navire anglais. A la vue du drapeau britannique, il se disposa à la lutte et commanda le branle bas de combat. A la moindre menace du capitaine anglais, un abordage dont la guerre pouvait sortir était imminent. Le navire anglais passa sans mot dire et le feu ne fut pas mis aux poudres. Le prince de Joinville avait prouvé à ses marins qu'il n'avait pas boudé. Il ne bouda pas non plus au bombardement des villes de la côte marocaine, alors qu'avec son navire il se trouvait toujours des premiers au feu.

La Révolution de 1848 l'éloigna de la France; celle de 1871 le rappelle et lui rend son titre de citoyen français.

Le vote universel vient de l'appeler à la Chambre en qualité de député de la Manche.

Le prince de Joinville a aujourd'hui cinquante-trois ans. Il est un peu voûté et marche toujours appuyé sur une canne. L'exil pour lui semble avoir été plus dur que pour ses autres frères. Ses cheveux ont blanchi et sa surdité s'est aggravée.

De son mariage avec la fille de l'empereur du Brésil, il a un fils de dix-sept ans : Pierre, duc de Penthièvre.

LÉO DE BERNARD.

## LE DUC D'AUMALE

Henri, duc d'Aumale, est né en 1822.

Après sa sortie du collège, son royal père le fit soldat. Il alla faire et apprendre la guerre en Afrique. Il était gouverneur de l'Algérie quand éclata la Révolution de 1848. La République le condamnait à l'exil, il s'exila, laissant à Alger le meilleur souvenir de son administration.

Pendant son éloignement de la mère patrie, il s'est fait un des plus rudes adversaires de la lignée des Bonaparte, les combattant de sa plume dans les revues et les journaux. Ce n'est pas sa faute à lui s'il n'a pu se mesurer avec eux l'épée à la main.

On connaît son cartel au prince Napoléon et l'empressement que celui-ci a mis à ne pas accepter un pareil honneur.

Aujourd'hui le duc d'Aumale revient en France,

générosité assez audacieuse. A partir de ce moment, on sent que la pièce est terminée ou va l'être. En effet, le duc achève de gagner sa cause, tandis que le baron perd entièrement la sienne en s'attardant plus que de raison chez Fideline. Lorsqu'il en descend, c'est pour recevoir son congé de la marquise. Vainement essaye-t-il de reconquérir ses droits en lui représentant son billet : *Venez, je m'ennuie!* « Je ne m'ennuie plus », répond-elle en tendant la main au duc de Saint-Genest.

Ce badinage est adroitement conduit. Si l'idée en est quelque peu audacieuse, comme nous l'avons dit, l'exécution en est relativement timide. Peut-être le sujet aurait-il gagné à être transporté dans une sphère bourgeoise; l'élément gaillard s'y serait donné libre carrière; les situations, au lieu d'être adoucies ou furtivement indiquées, auraient été poussées jusqu'où elles pouvaient aller. La délicatesse de l'auteur ne serait-elle pas de la faiblesse?

On ne saurait refuser au style de l'aisance et de la pureté, et le ton juste de la société de l'ancien régime. L'écrivain est maître de sa phrase; rien en lui, sous ce rapport, ne sent le début. Qui sait si cela n'est pas regrettable jusqu'à un certain point? Il y a des inexpériences attrayantes, des gaucheries pleines de promesses. L'auteur de *Venez, je m'ennuie!* ne promet rien, il donne tout de suite; il remplit consciencieusement le plan qu'il s'est tracé; voilà tout. L'esprit n'est pas cherché, il vient à point; un peu plus de prodigalité et d'éclat n'auraient pas cependant déplu autant qu'il a semblé le redouter. Un pareil acte devrait pétiller d'un bout

rappelé par les récents décrets de l'Assemblée nationale et choisi comme député par deux départements, la Haute-Marne et l'Oise. Il a opté pour le département de l'Oise.

Veuf depuis deux ans, le duc d'Aumale a un fils : François, duc de Guise, né en 1854.

A en juger par son aspect militaire, le quatrième fils de Louis-Philippe semble avoir conservé ses goûts militaires. Il paraît peu vieilli, quoique sa démarche, alourdie à la suite de plusieurs chutes de cheval, ait quelque chose d'inquiet et de mal assuré. Sa prestance est même un peu soldatesque et il porte crânement la barbe blonde et les cheveux ras réglementaires.

Il a tout l'air d'un officier et semble n'avoir jamais quitté son uniforme de général de division, que, dans une lettre adressée au gouvernement du 4 septembre, il demandait à reprendre pour marcher aux Prussiens et défendre sa patrie qui cherchait à reconquérir son honneur militaire si misérablement compromis par le second empire.

LÉO DE BERNARD.

## UNE SOIRÉE CHEZ M. THIERS

Le dimanche 11 juin, le chef du pouvoir exécutif donnait un grand dîner aux membres du corps diplomatique, auquel assistait le général de Fabrice, une personnalité politico-militaire prussienne avec laquelle nos ministres ont eu à régler toutes les conditions secondaires du traité de Francfort. Là se trouvaient aussi M. Jules Favre, un ancien du gouvernement de la défense nationale, et le nouveau ministre du commerce, M. Victor Lefranc, le nonce du pape, lord Lyons, le prince de Metterich, M. Kern, représentant de la Suisse, et autres ambassadeurs.

Après le dîner, il y eut réception. Un grand nombre de députés vinrent saluer le président du conseil, et, parmi ces députés, MM. les princes de Joinville et d'Aumale, accompagnés du duc de Chartres. Personne ne les attendait. Ils n'en furent pas moins les bienvenus, car tout le monde, là, comprenait l'accueil qui devait être fait à leur distinction personnelle. M. Jules Favre et M. Victor Lefranc s'entretenirent un moment avec eux.

Dans ce très-léger événement, dont certaine presse aurait voulu faire une manifestation politique, « ce qui ne soit conforme à la politique inaugurée par le vote libéral de l'Assemblée nationale. »

à l'autre. M. \*\*\* a préféré se tenir sur les limites du bon goût, de la plaisanterie modérée, de la saillie cogette. Grâce à ces qualités, le Théâtre-Français compte une agréable bluette de plus, qui pourra alterner avec les *Fausse infidélité* et l'*Heureusement de Rochon de Chabannes*.

Nous aurions bien l'envie de chicaner sur le titre : *Venez, je m'ennuie!* dont le saut-à-cœur participe plutôt du vaudeville que de la comédie. Pourquoi M. \*\*\* n'a-t-il pas mieux aimé donner pour titre à sa pièce le nom de la personne qui, sans y paraître y joue cependant le rôle principal, *Fideline*? cela aurait paru moins affecté.

Fleury et M<sup>lle</sup> Mézériai ont singulièrement augmenté la valeur de cette production par leur jeu rempli de charme. On sait que Fleury est, après Molé, sans égal dans l'emploi des petits maîtres. Il a parfaitement rendu le rôle du duc, qu'il a dégagé de la banalité des rôles en lui imprimant à un certain moment un demi air de sensibilité. M<sup>lle</sup> Mézériai est de plus en plus en faveur auprès du public.

## CHAPITRE XIX

J'ai dit combien j'étais avide de renseignements sur les personnages célèbres du dernier siècle.

Aussi ne me faisais-je pas défaut d'interroger ceux de leurs contemporains qu'il m'était donné d'approcher au foyer de la Comédie-Française.

Parmi ces derniers, le vieux chevalier de la M<sup>\*\*\*</sup> se laissait volontiers aller aux confidences.

Le jour que nous apprîmes la mort de M<sup>lle</sup> Clair-

C'est en ces termes que parle l'*Officiel* dans une note rédigée tout entière, disent les indiscrets, par la main de M. Thiers lui-même.

La nation, il est vrai, n'avait pas à s'étonner de ces marques de courtoisie; mais elle est toute rassurée quand elle lit dans cette note officielle cette appréciation : « Des républicains peuvent, sans éprouver aucun embarras, témoigner leur déférence à des princes qui portent noblement un nom illustre, et M. Thiers peut s'honorer de recevoir chez lui des membres d'une famille dont la politique a toujours été le respect le plus sincère de la volonté du pays. »

Le *Journal officiel* a bien fait de réduire à leur véritable signification les conséquences de cette réception qu'on a fait interpréter partout selon ses désirs ou son antipathie, mais le peuple français devrait bien se faire, une fois pour toutes, aux mœurs de la liberté, et renoncer au système de Marat, qui voulait que le dictateur de la République française eût toujours un boulet attaché à la cheville et fût le citoyen le plus esclave du pays.

Regardez un peu moins les actes, toujours difficiles à interpréter de près, et sondez un peu plus attentivement les consciences.

M. V.

## Une manifestation patriotique à Strasbourg

L'enterrement d'une demoiselle Riton a donné lieu, en pleine occupation prussienne, à une manifestation grandiose et toute française.

Cette demoiselle a péri victime de son dévouement pour les prisonniers français qui passent à proximité de Strasbourg, à Königshoffen.

Il y a deux jours, M<sup>lle</sup> Riton s'était rendue, avec plusieurs dames de la ville, à Königshoffen, pour accomplir l'œuvre patriotique, lorsqu'elle fut surprise sur le marche-pied d'un wagon par le mouvement imprévu d'un train. Elle tomba et fut entraînée sous les roues. On la retira littéralement broyée.

Il n'en fallait pas tant pour donner au patriotisme des Strasbourgeois l'occasion de se manifester. Des milliers de bourgeois, des dames vêtues de noir et voilées, les vieillards des hôpitaux, les orphelins, des gens de toutes les confessions accoururent aux obsèques de M<sup>lle</sup> Riton. Mais ce qui donna à cette funèbre cérémonie un cachet tout particulier, ce qui nous offrit un spectacle, hélas! bien

ron, je m'empressai de le mettre sur le chapitre de la grande tragédienne.

— Oh! oh! grande tragédienne! répéta-t-il d'un air railleur et en roulant sa tabatière entre les doigts; cela est bon à dire...

— Quoi! M<sup>lle</sup> Clair...!

— M<sup>lle</sup> Clairon n'a jamais été et ne sera jamais pour moi que Frétilton.

Je savais que Frétilton avait été le surnom de notre fameuse sociétaire; elle le devait à la raillerie d'un de ses anciens camarades de collège, le comédien Gaillard de la Bataille, avec qui elle avait couru la province dans sa jeunesse.

Je pressai le chevalier de s'expliquer.

A rés's'être fait prier, pour la forme, il commença ainsi :

— D'autres ont pu élever jusqu'aux nues les talents de cette nouvelle Melpomène, comme on l'a appelée (O ma pauvre Adrienne Lecouvreur!); pour moi, je dirai simplement que je ne pouvais pas la souffrir. Au théâtre, ce que je détestai toujours le plus, ce sont les génies académiques, ceux qui ne laissent rien à faire à la nature, ceux dont la sensibilité ne se meut que par des ressorts. On a dit de Clairon que *nulle ne poussa l'art plus loin*; cela est possible, mais son talent était comme son nom, — quelque chose de sonore et de froid; — et je me moque de l'art, en matière d'émotion! Je préfère alors mille fois la Dumesnil, à qui la passion et le vin sortaient par les yeux!

Je n'étais pas le seul de mon avis, mais j'étais le seul qui l'exprimât tout haut, car une tragédienne



SOTAIN-FOURFAUT

LE DUC D'AUMAËLE, député du département de l'Oise.

BOGNET

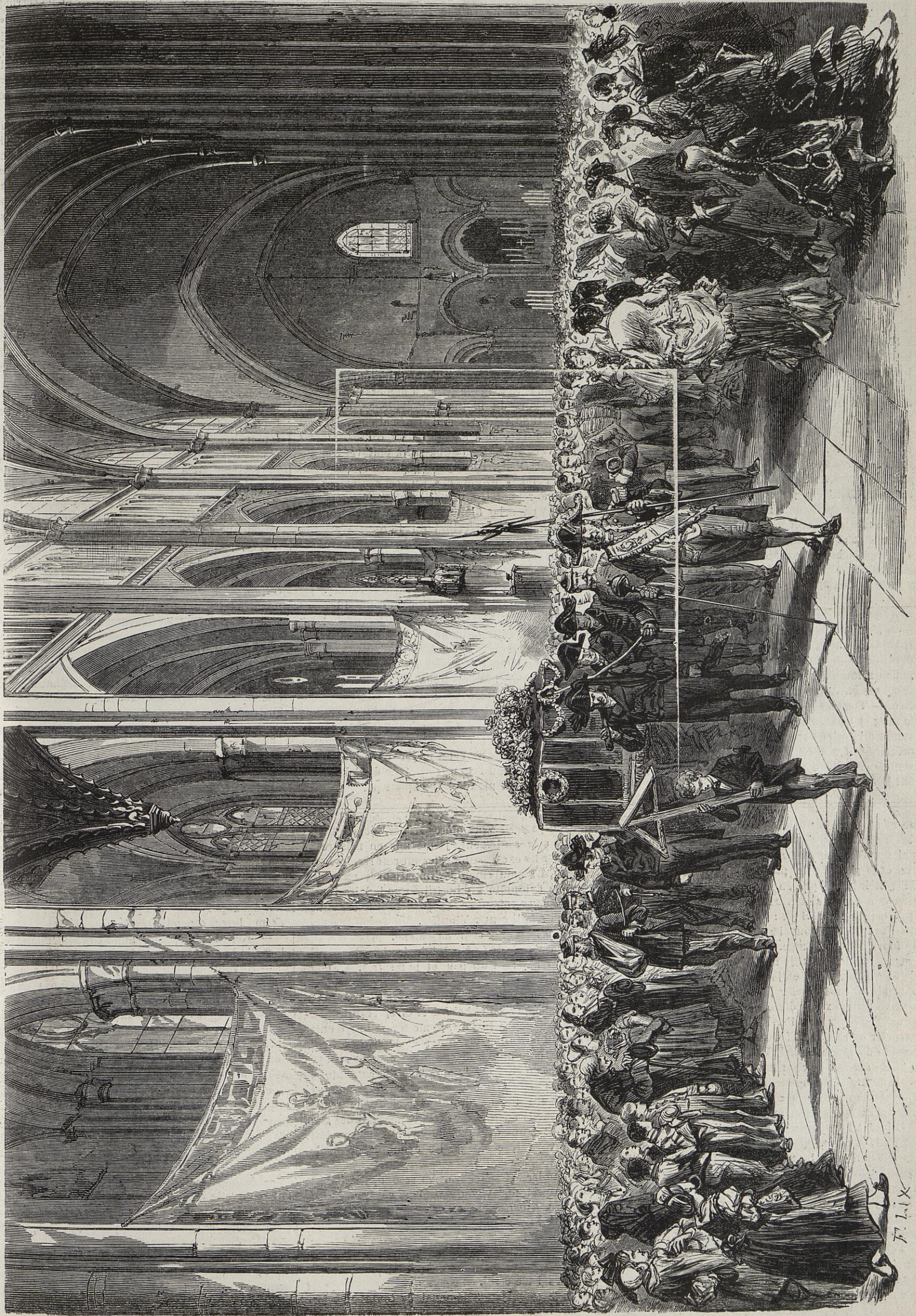


L. CHAPOT

LE PRINCE DE JOINVILLE, député du département de la Manche.

F. BOGNET





STRASBOURG. — Démonstration anti-prussienne à l'occasion de l'enterrement de M<sup>lle</sup> Riton, victime de son dévouement envers les prisonniers français. (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Martin Bach.)

F. LIX

LE DUC D'AUMALE, député du département de l'Oise.

Le prince de la maison.

éloigné de nous, c'est que l'enterrement fut un enterrement militaire français. Plus de trois cents officiers et soldats alsaciens, naguère prisonniers, revêtirent leurs uniformes français, et vinrent rendre un dernier hommage à celle qui avait péri en portant du soulagement à leurs camarades d'exil. Cette réunion de soldats français, dignes et braves, dans la grande nef de la cathédrale, ce tout haut concours de la population, firent un tel effet sur les assistants, que le plus grand nombre fondit en larme. Il sembla que ce cercueil si honore contenait quelque chose de cette nationalité française qui, quoi qu'on fasse, reste à toujours au fond du cœur de tous les Alsaciens comme un dépôt sacré que doit un jour retrouver la France.

MARTIN RACH.

## L'ORGIE ROUGE

(Suite)

Son talent réel, mais lugubre, avait les grimaces et les convulsions d'un condamné. Avant de hurler contre la société, il avait aboyé contre le génie. C'était lui qui, dans des diatribes éhontées, blaguait Dante, baffonnait Michel-Ange, et renvoyait Homère « aux Quinze-Vingts. » L'abîme appelé l'abîme, le blasphème intellectuel appelle le forfait social. L'incendiaire couvait sous l'énergumène. Après avoir craché sur l'Iliade, il est tout simple qu'on veuille brûler le Louvre et faire sauter Notre-Dame.

— Hébert avait aussi reparu dans ces saturnales. Le Père Duchêne « b... en colère, » rallumait ses foudres et rouvrait sa gueule. Sous le masque de ce vil pastiche, se cachait un plumitif à tout faire; ancien chroniqueur d'alcôve qui avait quitté la porcélographie pour la démagogie devenue plus lucrative. Sa feuille immonde, maculée de jurons obscènes, lançait les crimes et désignait les victimes. Pour un tirage de dix mille numéros de plus, il aurait demandé autant de mille têtes. Le Méridien de Moïse refusait à Don Juan un blasphème pour un louis d'or; Vermech vendait pour deux sous ses b... et ses infamies à la populace. — Tous les journaux de la Commune suivaient le sang et tisonnaient l'incendie. C'était du poison vendu à la criée dans les carrefours. L'impunité y prêchait la férocité. L'insecte d'une de ces feuilles venait se tordre sa patte dans l'encre et « bifait Dieu. »

ne m'a jamais fait peur, — surtout une tragédienne des tragédies de Voltaire et de Marmontel. Je connaissais l'orgueil surhumain de cette reine de théâtre, et je goûtais un plaisir infini à le rabaisser; M<sup>lle</sup> Clairon me prit en horreur. Elle jura de tirer une vengeance éclatante de mes propos; je suppose qu'elle jura par le Styx: les imbeciles de la Comédie-Française ne pouvaient pas faire moins que les immortels de l'Olympe.

— Quoi qu'il en soit, je ne fis que rire des menaces de M<sup>lle</sup> Clairon, — et j'eus tort; oui, j'eus tort. J'aurais dû me rappeler l'anecdote de Fréron et le mouvement extraordinaire qu'elle s'était donné pour l'envoyer au For-l'Évêque; j'aurais dû me rappeler qu'il n'avait fallu rien moins que l'intercession de Marie Leckzinska pour empêcher qu'on n'allât arracher de chez lui ce journaliste, malade de la goutte. Mais on ne pense jamais à tout. La Clairon ne me fit pas conduire au For-l'Évêque; vous allez voir ce qu'elle imagina.

C'était à la première représentation de *Tancrède*, en 1761, je crois. Quelques minutes avant le lever du rideau, j'allai prendre ma place accoutumée dans le parterre. Ce soir-là j'avais fait grand bruit chez Procopée: je m'étais déclaré ouvertement contre la pièce, contre Voltaire, et partant contre la Clairon; — j'avais même prédit que la pièce n'aurait pas au quatrième acte.

J'étais assis entre deux individus d'une taille robuste et d'une figure patibulaire, que je ne reconnus pas pour mes voisins habituels; néanmoins, je n'en pris aucune inquiétude. *Tancrède* commença;

Rien de rapide comme la transition du singe au tigre dans la marche révolutionnaire. Après avoir copié les oripeaux et les ridicules de 93, la Commune imita ses crimes. Elle entassa dans ses prisons les ossements au massacre; ses jacobins traquaient de rue en rue les réfractaires de la guerre civile, comme les planteurs chassent aux nègres marrons dans les sentiers des forêts. Les journaux de l'ordre allaient par fournées à la guillotine de la suppression. De monstrueux décrets prélaient à l'écrasement prémédité de Paris. En démolissant la Chapelle expiatoire et la chapelle Bréa, la Commune réhabilitait l'assassinat et le régicide. En abattant la colonne, elle reniait les gloires de la France. Opprobre inouï, honte sans exemple! Au lendemain de Sedan, ces misérables extirpaient Wagram et raturaient Austerlitz. Le bronze d'Iéna jeté par terre, la corde au cou comme un malfaiteur, faisait amende honorable à la Prusse, campée devant nos remparts; il lui demandait pardon de l'avoir vaincue il y a soixante ans. Et qui sait si la Prusse ne tenait pas le bout de cette corde infâme? Qui sait si elle n'était pas le bourreau masqué de ce supplice des victoires françaises jetées au fumier? On peut tout croire de ces bandits, même une complicité payée avec l'ennemi, même un marché de Judas vendant la patrie à deniers comptants. Ce qui ressort du moins avec évidence, c'est leur lâche attitude vis-à-vis de l'armée allemande, leur obéissance servile à ses moindres ordres. Hardis contre Versailles, ils tombèrent à plat ventre devant Saint-Denis. Un caporal prussien faisait trembler Bergeret « lui-même. » En ceci seulement, la Commune répudiait les traditions de 93. Ses matamores à panache flânaient doux devant l'étranger.

Aussi bien l'insurrection du 18 mars avait-elle abjuré la France. Qu'est-ce que la Commune dans le vrai et pur sens du mot? Ce qu'il y a de plus local et de plus intime dans la grande patrie; un groupe dans un peuple, une famille agrandie. De ce foyer de la cité, les démagogues du 18 mars avaient fait un caravanyl de brigands et de condottieri. L'Internationale, cette franc-maçonnerie du crime, dont le drapeau n'a d'autre couleur que celle du sang, trôna et régna à l'Hôtel-de-Ville. Elle avait fait appel aux routiers et aux malarins de l'Europe entière. Des faussaires polonais, des bravi garibaldiens, des pandours slaves, des agents prussiens, des flustiers yankees, cavaladaient en tête de ses bataillons plus chamarrés et plus galonnés que l'état-major de Souvoïev. Paris était devenu l'égoût collectif de la lie et de l'écume des deux mondes. Il expiait par le cosmo-

politisme du crime le cosmopolitisme de corruption dont il s'était fait si longtemps le centre. Ce « cabaret de l'Europe, » comme on l'appelait ironiquement autrefois, n'était plus que son tapis-franc, un tapis-franc fétide et sinistre, plein de rires et de fureurs, où ruisselaient pêle-mêle le vin et le sang.

Car l'ivrognerie était l'aliment de cette révolution crapuleuse. Une vapeur d'alcool flottait sur l'effervescence de sa plèbe. La bouteille fut l'un des « instruments de règne » de la Commune. Elle abrutissait avec le vin et l'eau-de-vie les bandes imbeciles qu'elle expédiait à la mort, comme le Vieux de la Montagne hallucinait ses sédes avec le haschisch. Ses bataillons marchaient en titubant au combat. Il y avait du *delirium tremens* dans la furie de leur résistance. Ils tombaient ivres-morts sous les balles et sous les obus.

D'heure en heure croissait le vertige. En lisant certaines séances de la Commune, on croit entendre des fous furieux s'interpeller en vociférant à travers les grilles de leurs cabanons. Inanités sur atrocités, les firmans de Schahababam décrétant les inepties de Cabot. Ce volcan de boue, ne tarissait pas. Un jour ils décidèrent que Paris ne mangerait plus que du pain rassis. Un autre fois, ils ramèraient les procès civils à la justice sommaire de Sancho Pança dans son île ou du cadi turc faisant la ronde d'un bazar. La bouffonnerie se mêlait à la tragédie. Des changements à vue fantastiques métamorphosaient, d'un instant à l'autre, le pur en traître et l'incorruptible en mouchard. L'arrestation mutuelle était à l'ordre du jour. Assi, Luller, Cuseret, Bergeret, Cément, Allix, passaient tour à tour de l'Hôtel-de-Ville à Mazas, pour y rentrer bientôt en sourdine, comme par la porte des artistes de leur comédie. — Un jour, la Commune, éfrayée, reconnaissait dans un de ses membres un capucin défroqué. La Convention avait toléré Chabot, la Commune expulsé Panille et le remit en cellule pour crime d'ex-capucinaude. — Une autre fois, c'était Rossel arrêté et remis en garde au citoyen Gérardin. Une heure après, le geôlier et son prisonnier s'échappaient ensemble, et Bergeret s'effrayait de les poursuivre, espérant sans doute les rejoindre et s'évader avec eux. Quoi de plus comique encore, si le rire, en pareil sujet, n'était glacé par l'horreur, que le mensonge imperturbable de leurs bulletins militaires? Battus à chaque rencontre, ils chantaient victoire. Les télégrammes de leurs généraux traduisaient les échouffourées en exploits et la déroute en triomphe. Il n'y avait jusqu'au drapeau tricolore, que tout Paris pouvait voir flotter sur les forts couquis. Les malheureux qu'ils pou-

je laissai passer les premières scènes. Vers la fin du premier acte seulement, je me mis en mesure de prodiguer les exclamations, les murmures, les haut-le-corps, les mouvements d'impatience; mais aux premiers symptômes d'hostilité que je laissai percer, mes deux voisins se rapprochèrent tellement de moi qu'ils faillirent m'étonnifier.

— Holà! dis-je à celui de gauche.

— Morieu! dis-je à celui de droite.

Ils se reculèrent un peu, et je respirai. La pièce tenait tout le public dans l'attention, lorsque, à un vers qui me parut marqué au coin de l'apophyse, je laissai échapper un *oh! oh!* derrière, et qui fit rumeur. Au même instant, je me sentis broyé entre mes deux murailles vivantes; et des *paix là! paix donc!* partis du milieu du parterre, je permirent pas à ma voix de se faire entendre. Je me contentai de rouler des yeux furibonds sur ces deux hommes, qui demeurèrent impassibles et silencieux, le regard attaché sur la scène, avec cette expression des gens qui n'ont point coutume de venir à la comédie. Ce que voyant, je haussai les épaules et je fus dégoûté.

Le premier acte s'acheva. Au second, j'étais bien décidé à protester vigoureusement contre *Tancrède* et contre Aménable, représentée par la Clairon; mais, au moment où j'appréhendis mon sifflet de mes lèvres, le voisin de droite me saisit le bras avec une telle violence que le sifflet tomba par terre.

— Chut! me dit-il.

Pour le coup, je me démenai de toutes mes for-

ces, et j'allais m'exclamer, quand je sentis mon autre bras comprimé non moins énergiquement.

C'était le voisin de gauche.

— Sile, ce! me dit-il.

Le sang m'arriva à la figure; mais, retenu par les deux poignets que pouvais-je faire? j'essayai de me lever, cependant.

— Restez tranquille, me dit brutalement dans l'oreille le premier de ces boureaux.

— Si vous faites un geste, si vous jetez un cri, ajouta le second, notre ordre est de vous enlever de place et de vous expulser du parterre.

Ces hommes étaient deux exempts de police déguisés; j'aurais dû m'en apercevoir plus tôt à leur laconisme farouche. Ils étaient taillés en athlètes; toute lutte avec eux eût été misérable, et je ne dus même pas y songer.

— Ah çà! mes diôles, murmurai-je, savez-vous qui je suis?

— Parfaitement; vous êtes M. le chevalier de la M<sup>\*\*\*</sup>, et nous avons mission, mon camarade et moi, de vous surveiller.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui, et demain, et tous les jours, jusqu'à nouvelle consigne.

— Mais de quel droit?... demandai-je, confondu. L'exempt ne m'écoutait pas; ses yeux étaient fixés sur la scène avec admiration.

— Taisez-vous, dit-il, voilà M<sup>lle</sup> Clairon qui entre en scène; ah! quel jeu, quelle actrice, monsieur le chevalier!

Et il se mit à claquer.

saient à l'abattoir des remparts croyaient pourtant à ces impostures. On eût dit que leur guenille rouge avait le don de les aveugler comme elle aveugle, en le irritant, les taureau aux yeux desquets on l'agit, pour les pousser devant l'épée dont la pointe tendue les attend.

Au reste, la Commune avait peut-être fini par croire elle-même à ses mensonges effrénés. Il y a de la démence dans l'aplomb avec lequel elle a décrété jusqu'au dernier jour. Ces bandits attablés à une orgie éphémère bâcaient, sous les fusils des gendarmes, des lois perpétuelles. Ils fo daient ce qu'ils appelaient leur « gouvernement » sur les barricades chancelantes auxquelles les acculait notre armée. La veille du jour où elle entra dans Paris, la Commune réglementait les théâtres et nommait directeur du Conservatoire, à la place d'Auber, le timbaltier de sa troupe. Cette fois, c'était Napoléon qu'elle singeait. Au milieu de Paris en feu, elle rédigeait son décret de Moscou.

Ses derniers jours furent sinistres. Irritée par le reflux de ses hordes, exaspérée par l'approche d'un châtement infaillible, la Commune se préparait aux grands crimes. Les décrets de son azonie ressemblent aux imprécations d'un bandit conduit au supplice. C'est la démolition de la maison de M. Thiers et le vol effronté des merveilles d'art qui la décoraient. C'est le journalisme visé par les fusils de la cour martiale, auxquels elle renvoyait toute feuille hostile. C'est l'arrêt à l'occe qui prescrivait de détruire en masse les trins de chemin de fer qui dépassaient les limites. C'est la menace de brûler les titres de rentes de tous les émigrants qui avaient diserté Paris. Les attentats montaient l'un sur l'autre dans ce crescendo frénétique. Quelques jours encore, et ce scénario de Terreur devenait le plus horrible des drames. Le jury révolutionnaire rentrait en séance; les feux de file, comme on appelait en 93 ses arrêts de mort, allaient être accélérés par le chassapote, Raoul Rigault remontait au siège de Fouquier-Tinville. Les citoyens Urbain et Clémence sommaient la Commune d'ordonner la fusillade immédiate de tous les otages. L'exhumation de squelettes séculaires, déterrés des anciens caveaux des églises et exhibés à la foule comme les victimes du clergé par des faussaires de sépultures, provoquait les masacres de la Roquette. Le bûcher funèbre des palais et des monuments s'élevait dans l'ombre. L'air était chargé de ces miasmes qui décèlent le voisinage des volcans. Pour qui savait lire à travers leurs réticences lugubres et leurs vagues menaces, les journaux de la Commune sentaient déjà le brûlé de Paris.

Malgré ces préages, la plus sombre imagination n'aurait pu rêver les horreurs de la lutte finale : les tueries des prisons, le martyre de l'archevêque et de ses compagnons de captivité, les Tuileries en flammes, l'Hôtel-de-Ville embrasé, des rues entières effondrées, la Bibliothèque et le Louvre, ces sanctuaires du génie humain, n'échappant que par miracle aux fournaises creusées pour les engloutir; je ne sais quelle horrible contréfaçon de l'atelier appliqué à cet incendie méthodique qui avait ses ouvriers, ses chauffeurs et ses contre-maitres : les pétroleuses courant, avec des gestes de Furies, à travers ce pandémium et attisant ses brasiers; la Commune enfin disparaissant dans le ratére allumé par elle, comme dans une apothéose infernale. L'indignation se sent impuissante à égaler de pareils faits; ils frappent l'esprit de consternation et de honte. Aux lieux de l'incendie de Paris, le monde a pu voir combien la tyrannie et la démagogie se ressemblent. Non, à travers les siècles, y passait sa torche à Babouf.

Cette catastrophe exécrable a purifié la France en la foudroyant. Elle aura l'éclat d'un Jugement dernier, tranchant en deux parties la nation. D'un côté, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions diverses et leurs préférences opposées, les élus de l'ordre, du devoir, de l'honnêteté, de la paix publique; de l'autre, les réprouvés du brigandage et de l'anarchie.

La Commune a flétri la sédition, tué le complot, déshonoré la révolte. Elle a marqué d'avance de son stigmate infamant quiconque oserait, même de loin, rentrer dans ses voies. Désormais la société aura le droit de traiter et de frapper en ennemis tous ceux qui s'insurgeront contre ses principes. La loi sera une religion armée de vindicte et d'anathèmes inflexibles; elle ne se laissera plus à taquer.

Cette effroyable insurrection aura été aussi une révélation. La démagogie socialiste s'y est montrée à nu dans toute sa hideur. Elle a étalé les horreurs et les turpitudes que recouvraient ses sophismes. Cette montagne en travail d'une humanité bienheureuse a accouché d'une portée de monstres. Elle a vaincu, elle a régné, elle a gouverné, la voilà jugée par ses œuvres. C'est un reblanchissement en fin ouvert. Qu'y a-t-on vu ? Le néant de la mort, la confusion du chaos, le vide de l'abîme. Qu'en est-il sorti ? Des spectres sanglants, des cris de haine, les flammes de l'enfer.

Les légendes racontent que le Démon pour tenter les hommes, leur apparaissait d'abord sous la figure d'un ange de lumière ou d'une femme resplendis-

sante de beauté; mais qu'à bout de métamorphoses, il reprenait sa forme véritable, celle d'un chien infernal ou d'un dragon dévorant. La révolution démagogique, elle aussi, s'est présentée à la France, tantôt comme un tribun sublime, tantôt comme une divinité bienfaisante, ou sous les traits d'un enchanteur merveilleux, prêt à changer le monde en Eden. Une dernière évocation l'a fait rentrer dans sa nature cynique et froide. Elle est apparue dégouttante de sang et la torche au poing. L'épreuve est consommée, le charme est rompu. Les peuples ne se laisseront plus tenter ni séduire par le parti des incendiaires et des assassins.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

LE MINISTÈRE DES FINANCES

C'est le 24 mai que le ministère des finances a été livré aux flammes par les fusées de M. Delescluze placés, pour cette expédition de Vandales, sous les ordres du fameux général Berruyer.

L'incendie s'est acquitté en conscience de la sinistre tâche. De cet édifice, dont la première pierre avait été posée en 1811, et qui n'avait été terminé qu'en 1822, il ne reste que de vastes arceaux légers et calcinés que ces temps pluvieux réduisent chaque jour en miettes.

Ce grand bâtiment, vaste parallélogramme dont les façades dominaient sur les rues de Rivoli, rue Mont-Thabor et rue de Luxembourg, avait été primitivement destiné à l'administration des postes, mais la Restauration en décida autrement que l'Empire, et les postes restèrent, comme par le passé, à l'hôtel d'Armenonville, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Reconstruira-t-on sur l'emplacement de l'édifice en cendres de la rue de Rivoli, et pour la somme de huit à dix millions, le futur ministère des finances ?

Achétera-t-on, ainsi qu'il en a été question, pour loger tous ses services, le Grand-Hôtel, en sacrifiant vingt-six à trente millions ? Nous ne le savons guère, mais ce dont nous sommes convaincus, c'est qu'en ce moment la France n'a pas besoin de jeter ses écus par les fenêtres, fussent-elles toutes grandes ouvertes comme celles du ministère incendié.

En tout cas, on pourra bien refaire les murs, relever les arcades, exhausser les étages sur les étages; mais ce qu'il ne sera pas donné aux architectes de nous rendre, ce sont les innombrables documents qui contenaient les bureaux. Tout a été brûlé, sauf

J'étais pourpre: je me tournai vers le second exempt, qui me parut être moins facile à l'enthousiasme.

— Ainsi, lui dis-je c'est désormais entre vous et votre camarade qu'il me faudra assister à la comédie ?

— Oui, monsieur le chevalier, et croyez que nous en sommes bien contents; moi, surtout, qui aime tant les pièces de M. de Voltaire.

— Pardieu! m'écriai-je en grinçant des dents, je suis échanté que ce soit ma compagnie qui vous procure ce plaisir.

— Il ne tiendra qu'à monsieur le chevalier de n'avoir pas à se plaindre de la nôtre.

— Et comment cela ?

— En s'abstenant scrupuleusement de toute manifestation désapprobatrice; ce qui doit être bien facile à monsieur le chevalier, lorsqu'on joue des pièces comme celle-ci, par exemple. Tenez, écoutez: quelle grâce dans la période, quelle majesté dans la rime! Ah! les beaux vers! les beaux vers!

Les deux exempts se mirent à l'ouïsson et applaudirent à tout rompre.

— Bravo! Clairon! bravo! criait le premier.

— Bravo! Voltaire! bravo! criait le second.

On se représente ma situation; elle n'était pas tenable. Je quittai la place au troisième acte pour aller chercher ma rage dans la rue.

Le lendemain, je ne parus pas à la Comédie-Française; le surleto main non plus. A la fin de la semaine, j'y entraï, non sans une vive appréhension. Les deux exempts m'attendaient; ils me rejoigni-

rent et se placèrent à mes côtés, après m'avoir donné toutes sortes de marques de respect.

Il m'était impossible dans cette aventure, de méconnaître le doigt de Frétillo.

J'enrageai. Ma contenance fut toutefois celle d'un homme de condition, qui prend galamment les choses, et qui compte assez sur son imagination pour n'être pas inquiet de sa revanche.

En effet, l'occasion se présenta de mettre les rieurs de mon parti.

Cette fois, ce ne fut point à la représentation d'une tragédie de Voltaire, mais à celle d'un mauvais drame de Saurin, *Blanche et Guiscard*, imité de Thompson, qui lui-même en avait pris le sujet dans *Gil Blas*. Frétillo y avait un rôle dont on disait merveille, et pour lequel Garrick était venu lui donner des leçons.

Mes deux voisins étaient à leur poste.

— Ma foi, monsieur le chevalier, me dit l'un, nous désespérons depuis quelque temps de votre présence; on a cependant joué de bien jolies pièces, et M<sup>lle</sup> Clairon s'est surpassée.

En toute autre circonstance, j'aurais vertement corrigé ce drôle, plus narquois évidemment que son devoir ne le comportait. Aujourd'hui, je ne voulais rien compromettre; je me contentai de le regarder de travers, et de graver, pour l'avenir, son signalement dans ma mémoire.

— Mais, ajouta l'autre, nous avons bien pensé que vous ne pouviez pas vous dispenser de venir ce soir au théâtre.

Celui-ci avait plus de retenue.

— Qui est-ce qui joue? lui demandai-je.

— C'est Bellecour, avec M<sup>lle</sup> Dubois et la Clairon.

— C'est une belle fille, l'Dubois.

— Oui, monsieur le chevalier.

— Et qu'est-ce qu'on dit de l'ouvrage? continuai-je indifféremment.

— De l'ouvrage de M. Saurin?

— Oui.

— Mais, monsieur, répliqua l'exempt avec l'expression de la plus honnête surprise, est-ce que l'on peut dire quelque chose d'un ouvrage avant qu'il ait été représenté ?

— Bon! vous savez bien ce que j'entends; je demande ce que l'on en pronostique, si l'on croit à un succès ou à une chute.

— Oh! monsieur le chevalier, on s'attend à un succès.

— Pourquoi cela ?

— Est-ce que M. Saurin n'est pas de l'Académie ?

— En bien, dis-je en riant, ce n'est pas une raison.

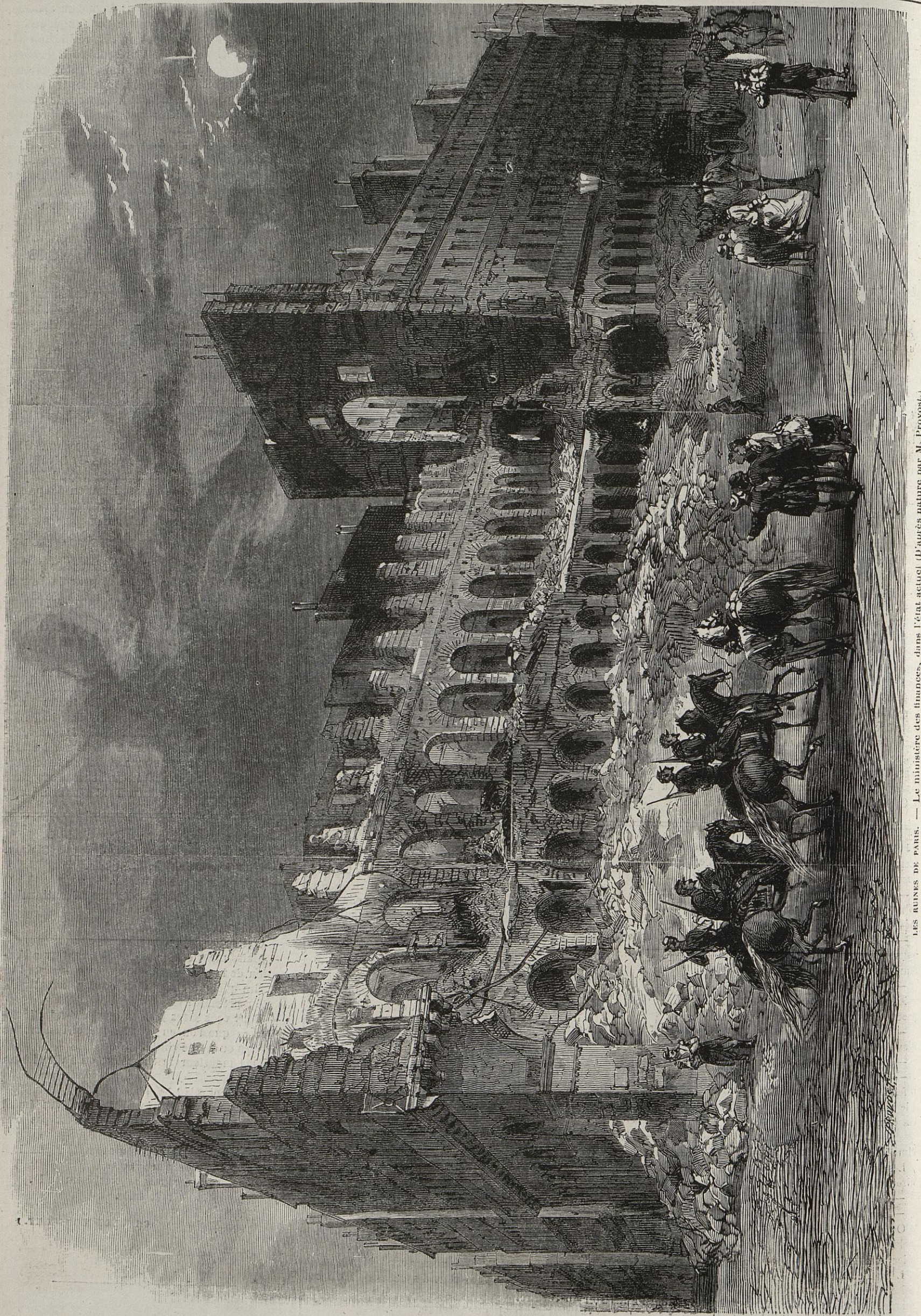
— C'est une raison pour un exempt, répondit-il avec une gravité un peu piquée.

Il n'y avait pas à causer avec cet homme-là.

Je me retournai vers la salle.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



LES RUINES DE PARIS. — Le ministère des finances, dans l'état actuel (D'après nature par M. Provost.)



LA CURIOSITÉ. — Les étrangers visitant les ruines de Paris. (Dessin de M. Vierge.)



LA COMMUNE. — Insurgés défonçant les murs intérieurs des maisons pour défendre leurs barricades. (Dessin de M. Sain.)

LES RUINES DE PARIS. — Le ministère des finances, dans l'état actuel (D'après nature par M. Provost.)

la partie occupée par l'administration des forêts.

Des deux grands livres, l'un, celui des pensions, a été totalement anéanti; l'autre, celui des rentes inscrites au Trésor, et dont le premier n'est que le complément, a pu être emporté à Versailles le lendemain du 18 mars, avant que le ministère ne tombât aux mains des fédérés.

En livrant aux flammes le ministère des finances, les communaux ont brûlé les éléments de notre comptabilité publique; les livres et archives de la direction générale des contributions directes, de l'enregistrement et des domaines, des donations et des contributions indirectes, des manufactures de l'État, enfin les documents dont étaient remplis les cinq étages de ce monde administratif. La bibliothèque spéciale qui contenait les mémoires et ouvrages traitant des anciennes tailles et des vieux impôts est une perte irréparable. Un seul volume a été sauvé, le premier de la *Correspondance de Jouquemond*. Il était gardé depuis sept ans, c'est à cela qu'il doit sa conservation.

Dans la funeste journée où le feu dévorait le ministère quelques courageux citoyens du quartier, entraînés par plusieurs employés dévoués, se jetèrent au milieu des flammes et à travers les balles des insurgés pour se livrer à un sauvetage désespéré. Ils furent assez heureux pour arracher à l'incendie plusieurs livres et papiers du deuxième et troisième étage ainsi qu'une notable partie des objets et documents du rez-de-chaussée. Ces épaves mouillées, à moitié brûlées, froissées, déchirées, furent entassées pêle-mêle dans l'ancienne caserne de l'Assomption. Le tri, le classement de tous ces papiers sera long et difficile, mais on y arrivera. On arrivera aussi à reconstruire le grand livre des pensions, soit avec les titres qui sont entre les mains des pensionnés, soit au moyen des documents fournis par les receveurs généraux. Il faudra hâter ce travail car le paiement des pensions se prescrit par trois ans.

On s'est déjà mis à l'œuvre pour reconstituer la comptabilité du ministère des Finances. Plusieurs années de laborieux et persévérants efforts seront nécessaires pour rétablir le plus essentiel de notre organisation financière.

Si encore les communaux, si ardents à faire table rase du passé, n'avaient mis à néant que la vieille routine proverbiale du ministère des Finances, la filière intenable par laquelle la moindre pièce était obligée de passer, le mal ne serait pas grand et les contribuables et les intéressés ne se plaindraient guère. Malheureusement ces misérables ont brûlé plus que les anciens royaumes administratifs auxquels chaque nouveau chef de bureau ajoutait une formalité inédite et non moins désagréable. Avec tous les papiers du ministère, ils ont détruit les titres de rente 4 et 4 1/2 pour cent. Les porteurs il est vrai, ont leurs titres, qu'il s'agit de vérifier, de contrôler. Si on ne renonce pas aux lenteurs traditionnelles, ce sera long.

Le personnel du ministère des Finances, installé dans un local nouveau, tiendra à honneur de dépouiller le vieil homme et d'inaugurer un système d'administration plus expéditif. Dans ce cas, s'il est vrai que le temps soit de l'argent, le public ne regrette pas les deniers qu'il va lui coûter la reconstruction de l'hôtel des Finances. Il aura bientôt rattrapé ses quelques surtaxes d'imôt car il économisera beaucoup d'heures précieuses qu'il était condamné, de par le règlement, à perdre à chaque guichet.

MAXIME VAUVERT

## LES ÉTRANGERS A PARIS

Ce n'est pas chose ordinaire que de visiter une grande capitale qui a supporté un si grand nombre de mois, de bombardements et l'incendie de ses plus beaux quartiers.

Un anglais, M. Cook qui est peut-être un descendant du fameux capitaine qui fit du tour du monde sa première habitude, M. Cook a compris cela et, comme tout bon anglais, il a voulu tirer bénéfice de son idée.

M. Cook a donc organisé des trains de plaisir qui, partant de Londres, emportent des fourrées de curieux que, moyennant une certaine quantité de livres sterling il se charge de piloter dans la capitale de la France si durement éprouvée, de les nourrir, de les voiturer, de les arracher au spleen national.

C'est M. Cook qui le premier a mis le pied à Paris après la défaite de l'insurrection. C'est entre une ruine fumante et une maison éventrée par les obus que la pensée lui est venue d'organiser la *grande attraction* continentale du moment. C'est lui que vous pouvez voir, toutes les semaines, descendre de wagon à la gare du Nord, grouper autour de sa personne et de son verbiage de Cicerone, vingt, trente, quarante anglais, et à commencer l'histoire de l'investissement prussien et des horreurs de l'insurrection communale.

Cet entrepreneur de voyages faits pour former l'esprit plutôt que le cœur, rômène dans tout Paris son troupeau de voyageurs. On le voit au Tuileries, au ministère des Finances, au grenier d'Abondance et aux magasins de la Ville. Aujourd'hui il est à la Croix-Rouge, demain il sera au Point-du-Jour, mais où qu'il soit, où qu'il aille, on voit inévitablement son troupeau d'Anglais occupé à ramasser des vestiges commémoratifs de nos monuments incendiés, un morceau de bois, une pierre noircie.

Lorsque toute l'Angleterre aura suivi M. Cook à Paris, il ne restera plus le moindre souvenir tangible des méfaits de la guerre et des atrocités de la Commune.

Pourvu qu'après s'être attaqué à nos monuments détruits les pensionnaires de M. Cook n'aillent pas nous démolir ce qui nous reste, sous prétexte de satisfaire leur amour pour les reliques archéologiques!

L'histoire du Parthénon est là pour nous apprendre que les scrupules ne sauraient arrêter un Anglais devant une Minerve dont il envierait le petit doigt de pied.

MAXIME VAUVERT.

## CORRESPONDANCE

Paris, le 19 juin 1871.

Monsieur le directeur,

J'ai le regret de lire dans votre n° du 17 courant, un article, du reste fort bien senti, signé Maxime Vauvert et touchant à propos des incendies de Paris, le sujet de la Sainte-Chapelle. Assurément, l'auteur le dit : « On doit rendre grâce à nos braves pompiers de province, pour l'admirable dévouement qu'ils ont montré. »

Mais à propos de reliques pareilles, il m'a paru (et je me permets, quoique sans titre, de vous le dire), qu'à des sauvetages de cette nature, le nom des sauveteurs doit rester attaché.

Vous ignorez peut-être, monsieur le directeur, que c'est aux pompiers de Rambouillet et de Chartres, sous le commandement de M. Guénot, capitaine des pompiers de Rambouillet, que l'on doit la conservation du joyau dont vous donnez la belle vue dans le n° du 17.

C'est à M. Tulle, lieutenant des pompiers de Rambouillet, que revient l'honneur d'avoir arraché le drapeau rouge qui s'était allié fourvoyer là-dessus.

Je ne crois pas avoir besoin d'insister, monsieur le directeur, pour espérer que vous voudrez bien prier M. Maxime Vauvert de réparer cette omission, et persuadé d'avance qu'il vous plaira de considérer, comme je le dis plus haut, le nom du sauveteur comme inséparable de celui du monument sauvé.

J'ai l'honneur de me dire, monsieur le directeur, votre tout dévoué serviteur,

HARRÈRE.

Un des témoins oculaires.  
Rue Bréa, 8.

## LA SAINTE-CHAPELLE

« Sauvez mon Cupidon! » s'écriait Praxitèle devant son atelier envahi par les flammes. Le musée du Louvre et la Bibliothèque excités, si Paris avait pu faire entendre sa voix au milieu des incendies horribles qui le ravageaient, il aurait crié : Sauvez la Sainte-Chapelle! — N'est-elle pas en effet son joyau, sa perle sans prix, la plus pure relique de son art et de son histoire? Parmi les spectateurs des catastrophes de la Cité, ce fut une poignée anglo-saxonne, lorsqu'on vit la svelte église enveloppée par les flammes qui dévoraient le Palais-de-Justice. Ce fut aussi un ravissement de reconnaissance et de joie, lorsqu'elle surgit du brasier, intacte et brillante, pareille à ces Vierges-Martyres qui, liées au poteau d'un bûcher ardent, apparaissent quand il était consumé, le sourire aux lèvres et les yeux au ciel, sans que le feu eût même effleuré leurs cheveux épars. L'Ange qui plane sur le sommet de l'abside compétait cette miraculeuse ressemblance. Un ange aussi, dans les légendes, vole sur le bûcher des Saintes, et l'éteint du vent de ses ailes.

Nous sommes retourné comme en pèlerinage à la Sainte-Chapelle. Nous avons revu ses ma vieilles, relu son histoire; parlons-en donc aujourd'hui. Tous les monuments de Paris échappés à ce cataclysme, en sortent rafraîchis et comme rajeunis. Leur délivrance est pour eux une renaissance.

Les rois du moyen âge sont souvent représentés, dans les peintures des vieux maîtres, à genoux devant le ciel entr'ouvert, portant une cathédrale ou un monastère dans leurs mains, comme s'ils soulevaient un instant de terre, pour la monter à Dieu, la maison qu'ils lui avaient édifiée. Ce grave et beau symbole me revient toujours en mémoire devant la Sainte-Chapelle. Je me la représente comme une mosquée arabe comblée dans les présents faits par un calife à saint Louis, et qu'il aurait rapportée lui-même de la croisade, encore tout illuminée de soleil, pour la convertir au Christ et la transplanter dans le vieux Paris. — Cette image se trouve être presque une réalité. Il y a de l'Orient dans la Sainte-Chapelle de Paris, dans son architecture, dans le maître qui l'a bâtie, jusque dans l'origine de sa fondation.

En 1238, Baudouin de Courtenay, dernier empereur français de Constantinople, assiégé par Vatace, empereur de Nicée, et par Azan, roi des Bulgares, manquant de soldats et dénué d'argent, vint en Occident implorer le secours des peuples latins. Il engagea d'abord à saint Louis, moyennant cinquante mille livres parisis, sa comté de Namur; puis il offrit la couronne d'épines qui avait ceint le front du Christ, durant sa Passion, et qui faisait partie du trésor de Sainte-Sophie. Dans sa détresse, Baudouin l'avait déjà mise en gage entre les mains de « riches hommes » génois et vénitiens. Shylock détenait peut-être le diadème du Crucifié et tre un collier de courtoisane et un hanap de baquin. Mais, en y mettant le prix, le roi pourrait retirer la Sainte-Couronne du coffre des publicains et l'acquiescer définitivement. Baudouin savait la passion de saint Louis pour les reliques; il savait quel regret douloureux lui restait d'un clou de la Croix récemment disparu de l'église de saint-Denis. « Le pieux jeune roi Loys, — dit la Chronique latine de l'Abbaye, — s'écria, dit-on, que plutôt que de perdre ce clou qui avait attaché à la croix le corps divin du Sauveur, il eût mieux aimé voir la plus belle part de son royaume abîmée sous terre. »

Le roi accepta donc avec empressement l'offre de Baudouin. L'authenticité de cette grande relique n'est pas certaine, il est vrai; car la basilique de saint-Denis prétendait posséder déjà la Couronne d'épines. Mais le bon roi, dans sa foi naïve pensa que, lorsqu'il avait les deux couronnes, il serait du moins assuré de tenir la véritable. Un autre ser pule bien autrement grave troublait sa conscience. Était-il permis de vendre ou d'acheter des reliques? Ne tombait-il pas dans le péché de simonie en trafiquant d'une chose sainte? Il résolut ce cas difficile par une naïve capitulation de conscience. Ce fut « gratuitement » qu'il accepta de Baudouin la Couronne d'épines; ce fut « gratuitement » qu'il

lui donna l'argent nécessaire pour la rapporter aux usuriers italiens, et « gratuitement » encore qui lui fit don de deux cent mille livres : — plus d'un million d'aujourd'hui.

La Couronne d'épines fut reçue en France, dit un chroniqueur, « comme on y aurait reçu le Christ en personne ». Une ambassade d'évêques et de barons fut envoyée à sa rencontre. Le roi alla la recevoir à Vincennes, et la rapporta à Paris, dans Notre-Dame, au milieu des transports et des acclamations de son peuple. Il aurait pu, sans sacrilège, en ceindre un ins tant sa tête. Quel front plus digne de porter la couronne de la Passion que celui qui devait si pieusement saigner sous le casque lourd et douloureux des Croisés.

Cependant Baudouin prenait goût à son trafic simoniaque. La chapelle du palais de Constantinople possédait encore d'insignes reliques du Calvaire. Deux ans après — 1241 — il offrit à saint Louis un nouveau marché. Ce fut un étrange spectacle que celui d'un empereur chrétien se faisant ainsi marchand de reliques, sciant l'arbre du Golgotha, dépeçant le suaire du Sépulchre, la pompe sanglante de l'Ecce homo, trafiquant âprement, à la face de la chrétienté, de l'héritage de son Dieu. Un brocanteur juif qui, le soir du Vendredi saint, aurait acheté en gros à Pilate les instruments de la Passion, pour les revendre en détail aux disciples et aux saintes femmes, n'aurait pas fait pis.

La chrétienté fut scandalisée, le roi hébété; mais la tentation était trop forte pour son âme fervente : le second marché fut conclu. Une grande portion de la vraie Croix, le fer de la lance dont fut percé le corps de Jésus, l'éponge qu'on lui présenta trempée de vinaigre, vinrent se grouper autour de la Couronne d'épines, comme un saint trophée. Ce fut le vendredi d'avant Pâques que ces reliques furent apportées à Paris. Un échafaud avait été dressé près de l'église Saint-Antoine; le roi y monta avec les deux reines, sa mère et sa femme, ses frères et les premiers princes et barons. Là, en présence d'un peuple innombrable, il éleva la croix vers le ciel, tandis que les évêques criaient d'une voix retentissante : « Ecce crux Domini ! Voilà la croix du Seigneur ! » Puis, quand tous eurent adoré le bois de la Croix, le roi nu-pieds, tête nue, vêtu de laine, les reins ceints d'une corde, pâle et exténué d'un jeûne de trois jours, porta la Croix jusqu'à Notre-Dame.

Deux seigneurs marchant à ses côtés lui soutenaient les bras, de peur qu'il ne tombât de fatigue avec son précieux fardeau. Saint comme il était, avec sa marche chancelante sous le poids de la Croix, son visage ardent et navré d'amour, n'était-il pas en ce moment la vivante image du Christ, qu'il devait suivre dans sa voie sanglante, pour racheter son tombeau ? — Plus tard, au retour de sa première croisade, le roi voulant loger ces trésors, commanda la Sainte-Chapelle à Pierre de Montreuil, qu'il y avait mené avec lui.

L'art gothique, encore affiné par l'architecture arabe, dont Pierre de Montreuil avait vu et étudié les merveilles, a donné sa fleur et son idéal dans cette chaise de pierre translucide, légère, aérienne, qui, d'un jet, s'éleva vers le ciel. Pureté de coupe, justesse de proportions, sveltesse des formes, élanement des lignes, richesse et délicatesse des sculptures : c'est un monument et c'est un bijou. L'église est double, mais la chapelle basse n'a rien de la lourdeur ni de l'érasement de la crypte. Éclatante de peintures, portée par des colonnes brochantes de feuillage, elle donne moins l'idée d'une fondation que d'un piedestal. Montez dans la chapelle haute, et vous serez pris de l'éblouissement d'une vision. Tout point d'appui a disparu, toute loi d'équilibre semble contredite. Les minces colonnettes qui portent la voûte effleurent à peine les murs de leurs fins profils. Quatre immenses haies ogivales, garnies de vitraux, ouvrent à jour cette nef sans charpente. L'architecture s'est effacée devant la lumière; la matière, transfigurée, semble évanouie dans la transparence. L'azur ruisselle sur la pierre. L'azur étoilé du plafond donne l'illusion d'une percée sur le ciel; les vitraux qui occupent plus de la moitié de l'édifice, lui versent un jour qui semble filtré par des mosaïques de pierrerie. On se croirait transporté dans la Jérusalem céleste

de l'Apocalypse, bâtie d'or pur et de cristal, d'émeraudes et de saphirs.

Ces vitraux rivalisent avec ceux des cathédrales de Chartres et de Bourges. Ils avaient baptisé les vins des vignes généreuses. Ces vins de pourpre, qui font reluire de rubis les verres, nos pères les disaient : couleur des vitraux de la Sainte-Chapelle. Le bleu du ciel, les roses de l'aurore, les feux du Midi, le pourpre du soir y semblent dissous dans un mélange ineffable. L'œil, ébloui, se perd d'abord dans les rayonnements de leurs prismes : qu'il en soutienne l'étonnant éclat, bientôt il verra un peuple de figures incombables siffler dans ces circuits enflammés. On croit voir cette robe infinie et fourmillante d'âmes que Dante vit s'épanouir dans le septième ciel :

*In forma, duntaxat, di candida rosa  
Mihi mos aram auri in ista sancta;  
Che, nel suo sangue, Christo fece sposa.*

*Le fieri tutte haben di flamma viva,  
Et pale doro, et l'altro tanto bianco,  
Che nel a neve a tal termine arriva.*

« Donc se montrait à moi, sous la forme d'une rose « éblouissante, la milice sainte dont, par son sang, le « Christ a fait son épouse.

« Ces âmes avaient la face de flamme, vive, les ailes d'or « et le reste d'une telle blancheur, qu'aucune neige n'y « pouvait atteindre. »

L'Ancien et le Nouveau-Testament sont peints, tout entiers, sur les onze cents trames des vitraux de la Sainte-Chapelle. Comme un grand livre lu sous la lampe, dont les pages s'illuminent tour à tour sous le doigt qui les soulève, cette Bible de verre rayonne toujours par quelque feuille. Quant la Genèse s'éteint, l'Apocalypse s'allume; quand l'ancienne Loi rentre dans l'ombre, l'Évangile éclate dans la lumière. Mystique et merveilleux symbole ! Dieu promène son soleil comme un flambeau sur la traduction de son Verbe.

Ce qui étonne surtout dans ces vitraux, c'est leur hauteur prodigieuse. Ils forment à eux seuls, comme nous l'avons dit, la moitié de l'église, et pourtant ils ont résisté à toutes les violences du vent et de l'air. Pierre de Montreuil, pendant son voyage en Orient, aurait-il surpris le secret de ces magiciens des contes arabes, qui enfermaient les sultanes dans des tours, verre transparent et solide comme le diamant ? On le croirait à voir cette architecture fantasque, où la pierre est si fine qu'elle paraît vitrifiée, où le verre est si dur qu'on le dirait pétrifié.

Un moment pourtant il dut être effrayé de sa hauteur, et se repentir d'avoir bâti une église, comme un verrier soufle une coupe. Ronsard raconte que la Sainte-Chapelle, dans les premiers temps qu'elle fut bâtie, oscillait au vent sur les pavés, comme une nacelle sur les flots. Le clocher t'emblait sous la corde du sonneur, et suivait le balancement de ses cloches. D'après une tradition, la terreur de voir le frère édifice tomber en morceaux fut un instant si grand, que le maître se cacha le jour de sa dédicace, et que les ouvriers qui avaient travaillé à sa construction prirent la fuite, de peur qu'on ne leur fit apprendre les lois de l'équilibre au bout d'une potence. Le temps a donné raison à la témérité du vieux maître. Il s'est trouvé que cette fleur exposée à des racines de vieux chêne.

Saint Louis combla de dons et de privilèges son église de prédilection. Il institua, pour la desservir, un clergé particulier qui ne relevait que de Rome. Ce clergé se composait de dix-sept prêtres, dont cinq chapelains ou chanoines, cinq sous-chapelains, cinq clercs et trois marguilliers. Le roi leur assigna de riches revenus, auxquels ses successeurs ajoutèrent. Le trésorier avait le droit de porter dans l'enclos du Palais l'anneau pastoral et la mitre. Sous François I<sup>er</sup>, il s'intitulait : « Pape de la Sainte-Chapelle. »

Le Trésor de la Sainte-Chapelle était d'une magnificence fabuleuse. L'inventaire qui en est resté éblouit encore. Outre la grande chaise des reliques, fermée par dix serrures différentes, dont les rois voulaient eux-mêmes garder les clefs, pendant plusieurs siècles, il possédait le chef de saint Louis,

enchâssé, parmi les diamants, dans un bus de d'or. Ses croix d'or massif, ses statues d'argent, ses calices et ses reliquaires bosselés d'émaux et de pierres précieuses, ses dyptiques d'ivoire, ses vases de cristal, ses missels à reliures de perles, ses ostensoirs touchés d'escarboucles encombrent, du haut en bas, tout un édifice. — En 1793, un cortège dérisoire transporta sur des charrettes, à la Convention, ces gemmes sacrées, ces orfèvreries vénérables. Le balancier broya les os des martyrs dans leurs reliquaires; on battit monnaie avec la tête de saint Louis.

Le chef-d'œuvre de toutes ces richesses était la célèbre *Apothéose d'Auguste*, qui illustre aujourd'hui le Cabinet des médailles. Double chef-d'œuvre, pour lequel la nature était entrée en collaboration avec l'art, et qui est, à la fois, la plus belle agathe et le plus beau mése qui soient dans le monde. Venue de Constantinople avec la Sainte-Couronne, elle passa longtemps pour représenter le triomphe de Joseph en Égypte. On l'avait montée sur un socle garni de reliques. L'apothéose païenne, ainsi naïvement accouplée à la canonisation catholique, et exposée, les jours de fête, à la vénération des fidèles. Ce ne fut qu'en 1619 que Peiresc en reconnut le véritable sujet.

La Sainte-Chapelle avait ses coutumes. Le jour de la Pentecôte, une fête religieuse se célébrait dans ce sanctuaire enchanté. Pendant la grand-messe tandis qu'on chantait le prosème de la fête, un ange descendait de la voûte, tenant un biberon d'argent, avec lequel il versait de l'eau sur les mains du célébrant. Les fleurs pleuvaient, un essaim de petits oiseaux et un pigeon blanc étaient lâchés sous la voûte, parmi les étoupes enflammées, figurant des langues de feu qui s'élevaient posées sur les douze têtes des apôtres. — Le jour des Innocents, les enfants de chœur devenaient les rois et les matrones de la Sainte-Chapelle. Ils trottèrent sur les hauts stiles affublés des vastes chapes des chanoines. L'un d'eux, portant le bâton réservé au chantre, marchait, aux vêpres, en tête des chapelains, grave comme Jésus enfant parmi les Docteurs.

En bâtissant son église, saint Louis avait voulu se créer un Orient chrétien qui lui rappelât la Terre sainte. Il avait donné aux rues voisines les noms des villes et des bourgs des évangéliques : Bethléem, Galilée, Jérusalem, Nazareth; tout un coin de la Palestine niché dans Paris, à l'ombre de la chapelle. C'était là qu'il enchevêtrait la pieuse allusion; à qu'il venait soulager son âme souffrante de la nostalgie du Calvaire. On montre encore, au midi de l'église, l'étrange cellule qui lui servait d'oratoire. Les vendredis saints, il tirait lui-même les reliques de la Passion de leur chaise et les montrait à son peuple; du haut de la tribune absidiale. Ces jours-là, le roi faisait les fonctions du prêtre, comme David prenant sur l'autel les pains de Proposition.

Mais ces évocations mystiques ne pouvaient guérir son âme malade de l'amour divin. Bientôt des cris de détresse arrivèrent à lui du fond de la Syrie. Les mamelouks d'Égypte avaient détruit Nazareth et profané Bethléem; partout ils égorgaient les chrétiens ou tuaient leurs âmes en les forçant de renier leur foi. C'en était trop : Louis s'était cloué sur le revers de la croix, il y saignait de toutes les blessures de la chrétienté. Le 23 mai 1257, ayant convoqué ses barons dans la grande tour du Louvre, il entra au milieu d'eux, tenant dans ses mains la Couronne d'épines. Il prit la croix, la fit prendre à ses trois fils, et, trois ans après, vieilli avant l'âge, déjà moralement maade, reprit ce chemin sanglant du Sépulchre où la dernière croisade devait s'ensevelir avec lui.

Tant que les rois habitèrent le palais de la Cité, la Sainte-Chapelle rependit de cérémonies et de fêtes. On y couronnait des reines, on y célébrait des mariages royaux. Le jour de l'Épiphanie de l'année 1378, le roi Charles V, l'empereur Charles IV et son fils Venceslas, roi de Bohême, marchèrent à l'offrande, portant l'or, l'encens et la myrrhe, comme les Mages venus d'Orient pour adorer Jésus dans sa crèche.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(A suivre.)



LES INCENDIES. — Les pompiers de province et ceux de Saint-Cloud sauvant un exemplaire du grand-livre à la Caisse des dépôts et consignations. (D'après la photographie de M. Richebourg.)

**L'EMPRUNT DE DEUX MILLIARDS**

Le président du pouvoir exécutif de la République française a proposé et l'Assemblée nationale a voté un emprunt de deux milliards que M. le ministre des finances est autorisé à émettre en rentes 5 p. 0/0.

La souscription publique sera ouverte incessamment le 26, croyons-nous.

L'affiche qui l'annonce sur le papier blanc réservé aux actes officiels du gouvernement le dit : c'est un emprunt national.

Sa destination est la délivrance du pays.

La France mutilée fait un appel au crédit, et la confiance dans l'abondance et l'élasticité de ses ressources est telle que cet emprunt, on en a la certitude, sera couvert. La correspondance des banquiers et leurs offres de services ne laissent aucun doute à cet égard.

Sa réalisation assurée permettra d'affranchir les provinces envahies du poids qui pèse sur elles, de ramener le travail dans toutes les branches de l'industrie nationale, de rappeler l'activité dans les transactions commerciales, de fermer les plaies de la guerre, d'affirmer la sécurité dans l'avenir. Ces grandes opérations de finances demandent

pour être bien conçues et bien conduites, un esprit clair et dès longtemps rompu au maniement des affaires publiques. A ce point de vue de M. Thiers, qui en a pris l'initiative et M. Pouyer-Quertier, qui s'est chargé de mener à bonne fin cette entreprise, d'un emprunt de deux milliards, le plus considérable que la France ait encore émis, ont fait leurs preuves et sont un sûr garant de son économie et sage préparation.

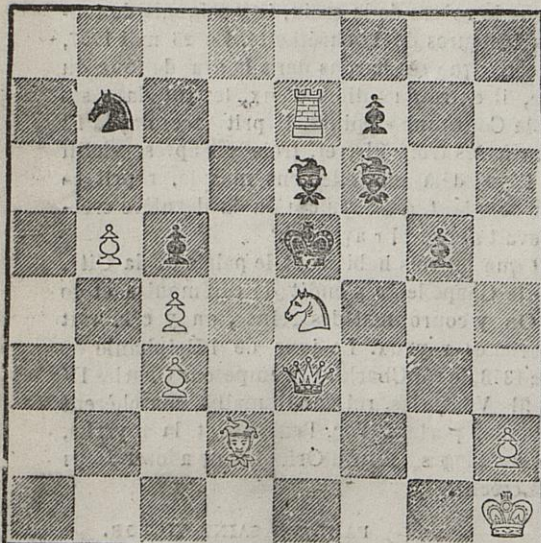
L'emprunt national de 1871 marque la fin d'une crise qui pouvait tout compromettre et le commencement d'une époque féconde en résultats heureux.

AMÉDÉE ACHARD.

**ÉCHECS**

**PROBLÈME N° 372**

COMPOSÉ PAR M. J. DE SZIRMAT



Les blancs ont mat en trois coups.

**LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR**

4, place du Théâtre-Français, 4

**Les Ruines de Paris**, par FRANCISQUE SARCEY, numéro 6 du *Drapeau tricolore*, brochure in-18, avec une photographie, même format, du ministère des finances et de la rue de Rivoli. — Prix, franco : 75 c.

**Les 73 journées de la Commune**, par CATULLE MENDÈS, un beau volume in-18 jésus de 300 pages. (L'auteur, malgré les plus grands dangers, n'a pas quitté Paris; aussi rien de plus fidèlement dépeint, de plus exactement photographié que ce récit de toutes les fureurs qu'a eues à subir Paris.) — Prix, franco : 3 fr.

**L'Agonie de la Commune**, *Paris à feu et à sang* (du 22 au 29 mai), par ERNEST DAUDET, un beau volume in-18 jésus de 200 pages. — Prix, franco : 2 fr.

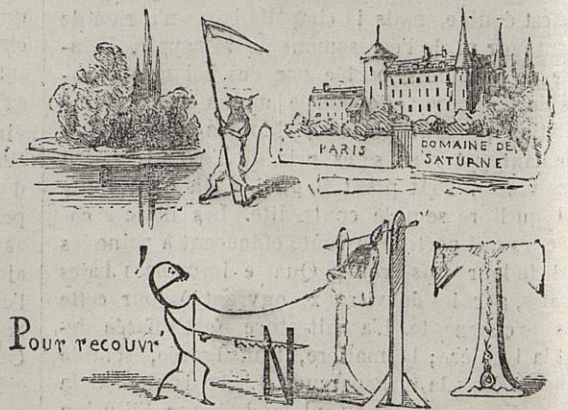
Adresser le montant, en timbres ou mandats poste, à M. E. Lachaud, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

Réponse à la lettre d'Alexandre Dumas parue dans le *Drapeau tricolore*, de FRANCISQUE SARCEY, prix. . . . . 40 cent.

**SURDITÉ, BRUITS DANS LES OREILLES**

6,800 malades depuis 15 ans : Dr GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1<sup>h</sup> à 3<sup>h</sup> Traite par corresp. Guide 2 fr.

**RÉBUS**



**EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS**

Souris qui n'a qu'un trou est vite prise.

Paris. — Typ. A. POUJIN, quai Voltaire, 13.